

Cahiers de Vaucanson n°2

Histoires d'immigration par la bande dessinée



juin 2014

Sommaire des Cahiers n°2

Editorial.....	5
Présentation en bulles et en images, <i>#TeamADNC</i>	7
Glossaire sur le monde de la bande dessinée, <i>#TeamDMLN</i>	23
Carte conceptuelle sur le monde de la bande dessinée, <i>#TeamAGMY</i>	25
Comptes-rendus :	
– l'exposition « Albums. Des histoires dessinées entre ici et ailleurs », <i>#TeamACDL</i>	26
– rencontre avec Zeina Abichared, <i>#TeamACDL</i>	28
Etudes de bandes dessinées :	
– <i>La Vie de Pahé</i> , <i>#TeamAGMY</i>	30
– <i>Le Jeu des hirondelles</i> , <i>#TeamDMLN</i>	33
– <i>Persepolis, volume 1</i> , <i>#TeamACDL</i>	35
Cartes conceptuelles sur l'immigration :	
– la carte <i>#TeamDMLN</i>	38
– la carte <i>#TeamDEJN</i>	39
Notes documentaires :	
– Note documentaire <i>Visions masculines et féminines de l'immigration</i> , <i>#TeamDMLN</i> ..	40
– Note documentaire <i>Témoignages de migrants, leurs sentiments sur l'arrivée</i> , <i>#TeamAGMY</i>	48
Note de synthèse <i>Qu'est-ce qu'une institution culturelle ? Le cas du Musée de l'histoire de l'immigration</i> <i>#TeamDMLN</i>	53
Les synopsis de Denis et Cindy, Léa, Dushanth et Alexy, Eric, Mille Honda-Laffont, Nora, Myriam et Lola.....	59

Rédacteurs :

#TeamDMLN : Denis Ngandu Mbumba, Myriam Azhar, Lola Marouzé, Nassim Naoui

#TeamAGMY : Ana-Margarida de Barros Martins, Gaetan Chérène, Maxime Hu, Yasmine Marmech

#TeamACDL : Alexy da Silva, Cindy Longy, Dushanth Ganeshapavan, Léa Grenier

#TeamDEJN : Dorine Réveille Yoshida, Eric Lim, José Gaydu, Nora Catto

Concept graphique et mise en page **#TeamADNC** : Ana-Margarida de Barros Martins, Denis Ngandu Mbumba, Nora Catto, Cindy Longy.

Editorial

Un projet sur la bande dessinée et l'immigration ? Pour la plupart d'entre nous, la bande dessinée, c'était des personnages liés à notre enfance : Thor, Iron Man, Spirou, Titeuf, Sangoku, ... Et du coup, on n'en lisait plus ou presque plus. Mais, au fur et à mesure que nous avons avancé dans le projet « Histoires d'immigration par la bande dessinée », nous avons appris à connaître d'autres personnages et à découvrir que la bande dessinée pouvait aborder des thèmes graves comme celui de l'immigration (Là où vont nous pères, Aya, Le jeu des hirondelles, La petite fille de Shangai, ...).

Dans les cahiers n°2 de Vaucanson, vous trouverez toutes nos productions, effectuées tout au long de notre projet « Histoires d'immigration par la bande dessinée ». Ce projet a été très enrichissant pour tous ! On a pu développer notre expression écrite, avec des comptes-rendus de 2 à 3 pages décrivant le parcours de professionnels tels que Zeina Abichared (Bédéiste), Hélène Bouillon (Chef de projet) et Nicolas Monthaluc (Documentaliste) ainsi que le contre-rendu de l'exposition temporaire « ALBUMS – Bandes dessinées et immigration 1913-2013 ». Nous avons aussi enrichi notre vocabulaire sur l'immigration et sur la bande dessinée avec l'élaboration de cartes conceptuelles et de glossaire (sujet : BD et immigration). Nous avons fait des notes documentaires sur une question existentielle. Ce projet nous a ouvert l'esprit et nous a donné un nouveau regard sur l'immigration.

Comme nous avons été très productifs durant ce projet, ces cahiers n°2 ne s'arrêtent pas là : ils s'achèvent sur des productions plus personnelles liées au thème de l'immigration. Elles prennent la forme de synopsis racontant des histoires vraies ou fictives, mais dont nous sommes clairement les auteurs !

Pour que votre lecture soit plus facile et agréable, nous vous guiderons à travers notre dialogue sur nos travaux sous format bande dessinée (voir pages n à n).

Nous vous laissons maintenant découvrir nos productions !!!

#TeamADNC

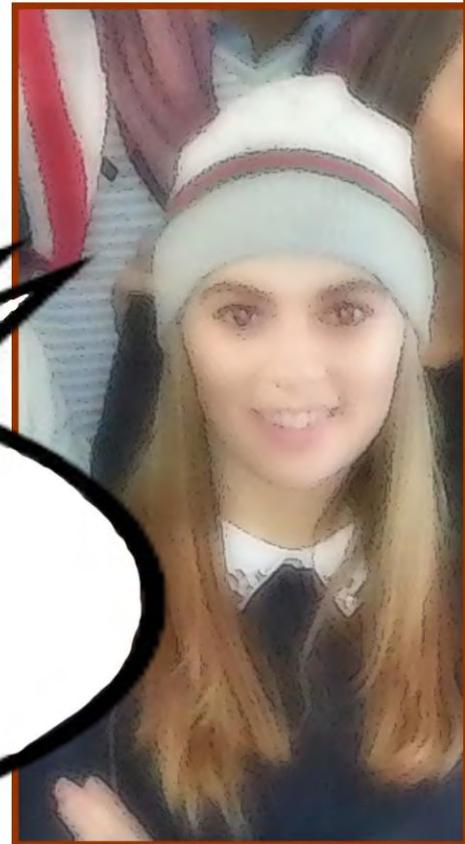


**Les Cahiers
n°2
en bulles et en images**

GLOSSAIRE SUR LA BD



Avec Lola, Denis et Nassim, nous avons élaboré ce glossaire. Un glossaire consiste...



Un glossaire consiste à donner les mots du vocabulaire spécialisé qui sont utilisés dans un ouvrage ou dans un ensemble d'ouvrages.



C'est une liste alphabétique de mots peu connus.



Je pense alors qu'un glossaire est une nomenclature de mots.



Oui c'est cela. Vous avez déjà trouvé une signature pour notre groupe... Je n'ai pas beaucoup d'idée.



« #TeamDLMN », la première lettre de notre prénom classée par ordre alphabétique.



**COMME DANS UN
GLOSSAIRE !**

CARTE CONCEPTUELLE SUR LA BD



Une carte conceptuelle, c'est un schéma relié entre eux ...

Mais non Maxime. En effet la technique de la carte conceptuelle a été mise au point par Joseph Novak et son équipe en 1990 pour étudier les changements que l'on peut observer, chez des étudiants, dans leur compréhension de concepts scientifiques. Très sommairement, la carte conceptuelle est une représentation de concepts et des relations qui les unissent, censée symboliser les structures de connaissances telles que les humains les stockent en mémoire.

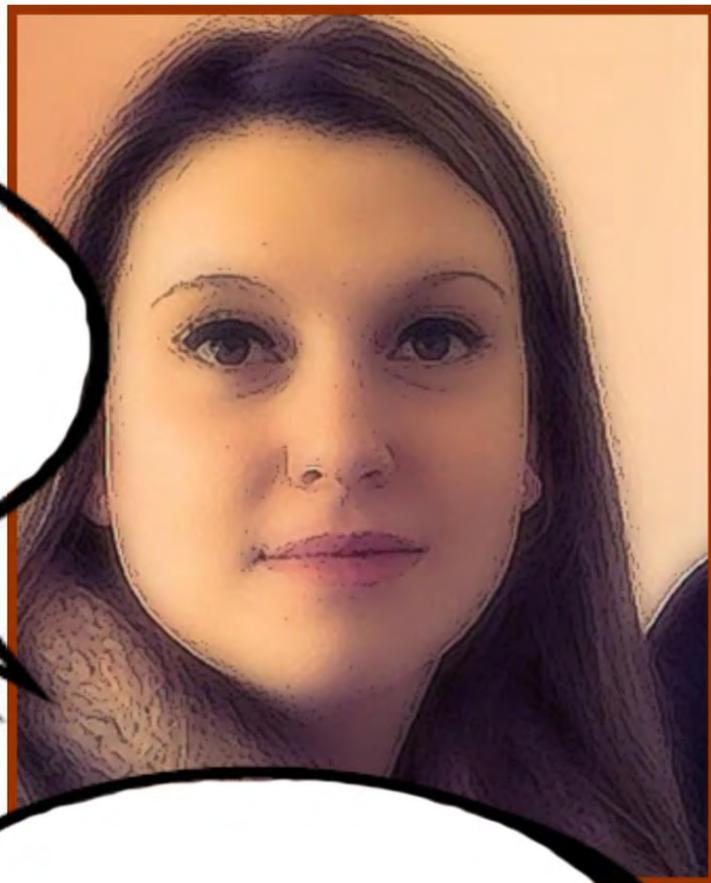


Merci Gaëtan, on n'en demandait pas autant... Concrètement, une carte conceptuelle se présente sous la forme d'un graphe, qui est composé de nœuds étiquetés représentant les concepts et de liens ainsi que les relations sémantiques existant entre ces concepts.

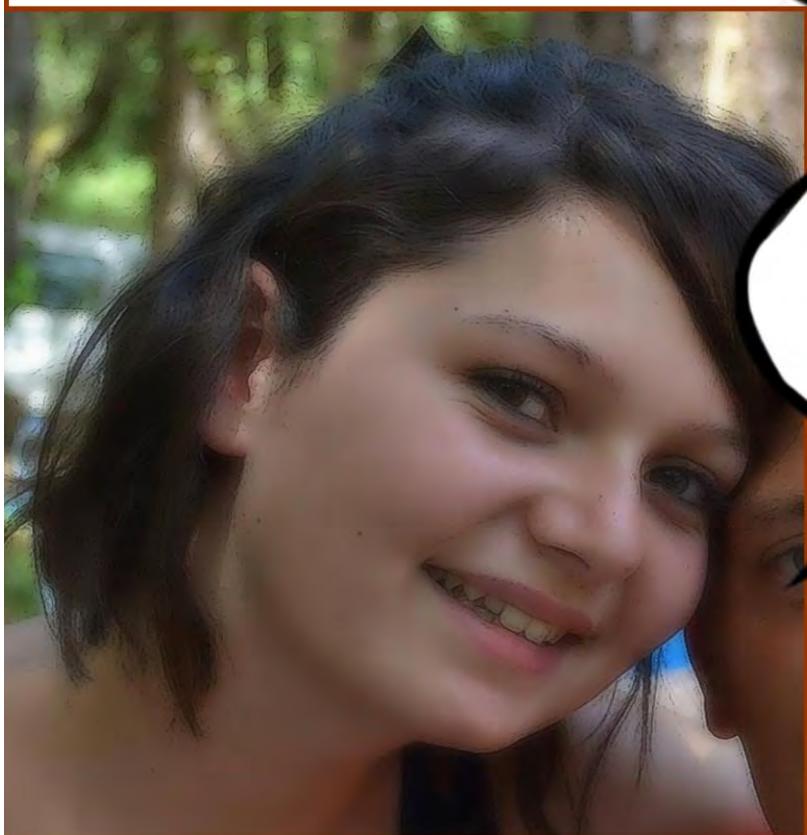


« Voilà, c'est comme je disais, des schémas reliés entre eux... »

Il nous reste plus qu'à trouver des termes de la Bande dessinée. Faisons un brainstorming, ça nous permettra d'effectuer cette tâche.



Très bonne idée. Au travail les amis. Je propose comme signature du groupe :
« #TeamAGMY »



**BIEN VU
YASMINE !**

COMPTES-RENDUS DE L'EXPOSITION ET DE ZEINA ABICHARED



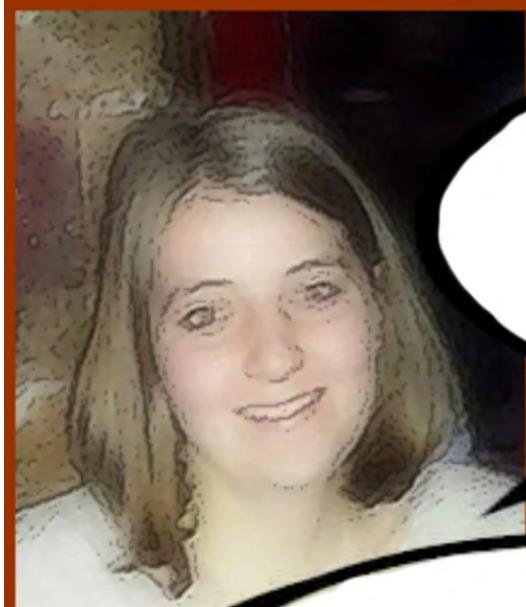
C'était vraiment bien l'exposition « Album, des histoires dessinées entre ici et ailleurs » !

Oui, j'ai adoré ! Maintenant, faisons un compte-rendu comme ça nous pourrions expliquer à nos lecteurs ce que nous avons vu et ce qui nous a été transmis !

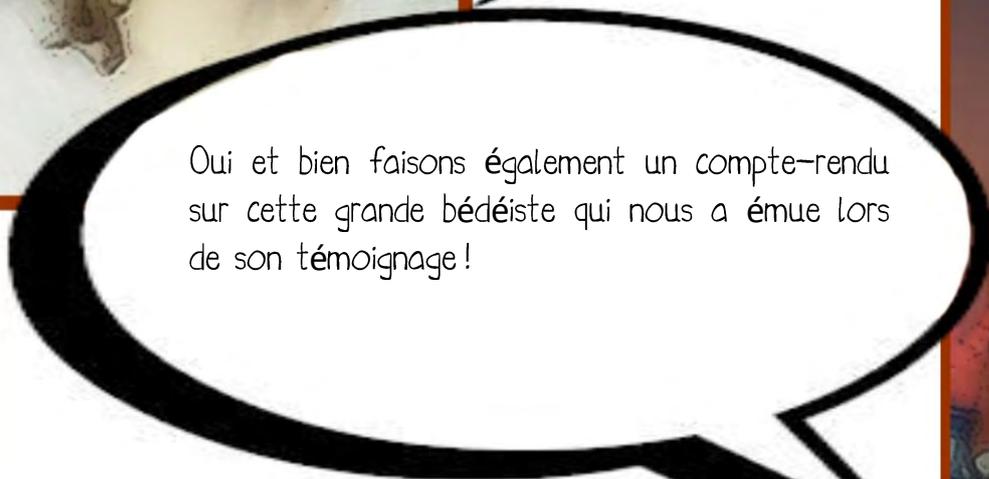


Bonnes idées Cindy !





C'est clair ... et nous avons rencontré Zeina Abichared qui a travers ses écrits, nous raconte ses histoires !



Oui et bien faisons également un compte-rendu sur cette grande bédéiste qui nous a émue lors de son témoignage !



« Cindy a vraiment de bonnes idées ! »



On a beaucoup de travail les amis. Tous nos travaux seront signés « #TeamACDL » !



ÉTUDES DE BD

LA VIE DE PAHE



Vous saviez qu'il y aura trois études de bandes dessinées ?

Oui, les trois autres équipes vont sûrement mettre la barre très haut.



Pas de problème, car notre étude sur « LA VIE DE PAHE » a été bien faite.



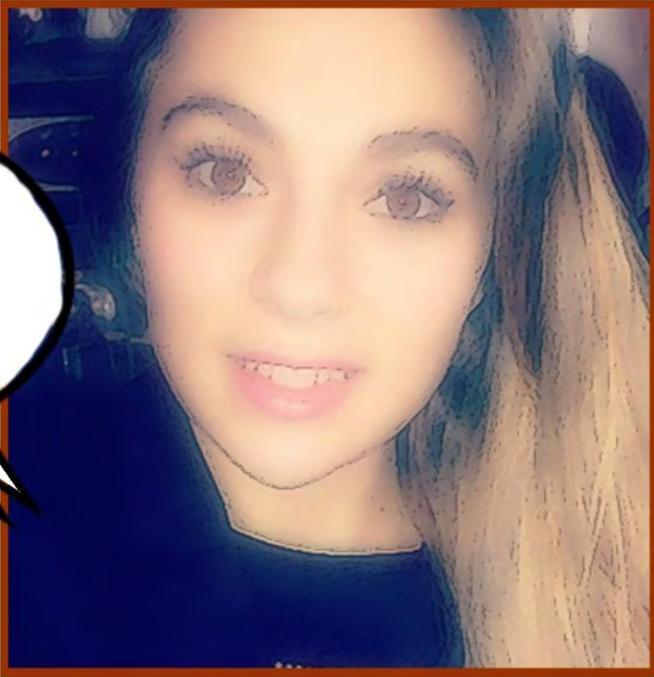
On n'a pas été choisi pour rien certainement.



LE JEU DES HIRONDELLES



Mourir ...



Partir ...

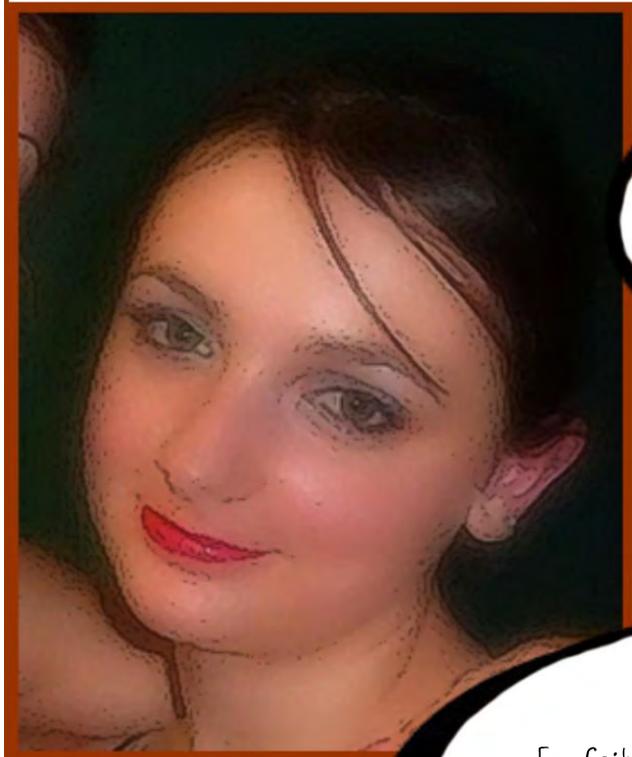


Revenir ...



C'est « LE JEU DES HIRONDELLES ».

PERSEPOLIS, VOLUME 1



Notre étude sur « *PERSEPOLIS* » est faite !



En fait, c'est une histoire qui commence en 1979 ...



Chut... Ne dis rien Dushanth, laisse les lecteurs découvrir l'histoire !



Pour une fois, je suis d'accord avec toi Alexy !

CARTE CONCEPTUELLE SUR L'IMMIGRATION



Le professeur a validé notre carte conceptuelle sur l'immigration!



C'est super ça!



Je pense qu'on est les seuls à faire une carte conceptuelle sur l'immigration.



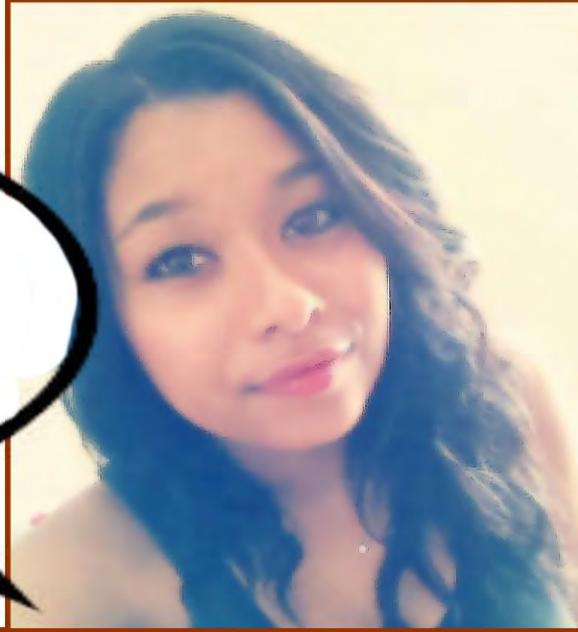
Non Denis, tu te trompes, vous n'êtes pas le seul groupe.

Il y a aussi la #TeamDEJR !



Les meilleurs bien évidemment !

Bien dit Josué, car notre carte conceptuelle aussi, elle est validée par le professeur.



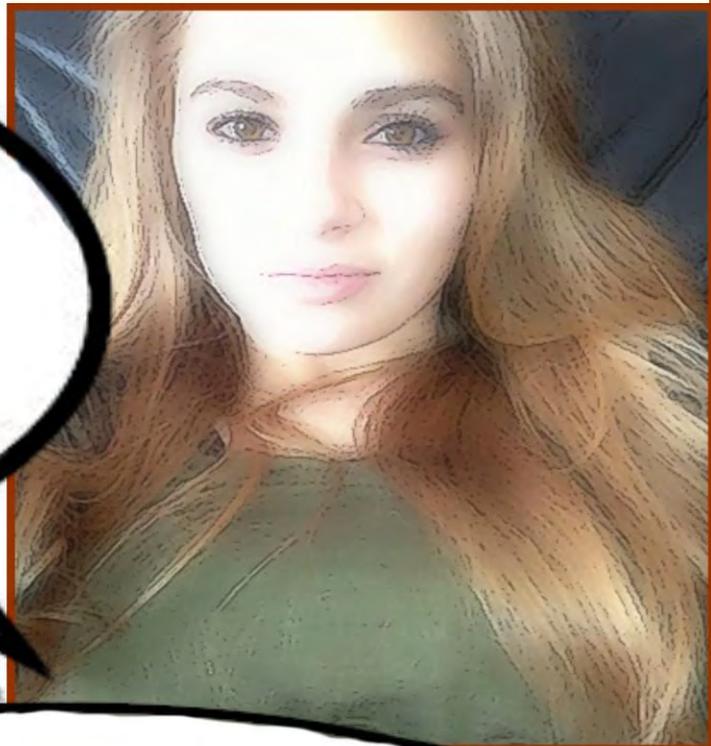
NOTES DOCUMENTAIRES

NOTE DOCUMENTAIRE VISIONS MASCULINES ET FEMININES DE L'IMMIGRATION



Je suis à court d'idée pour la note documentaire...

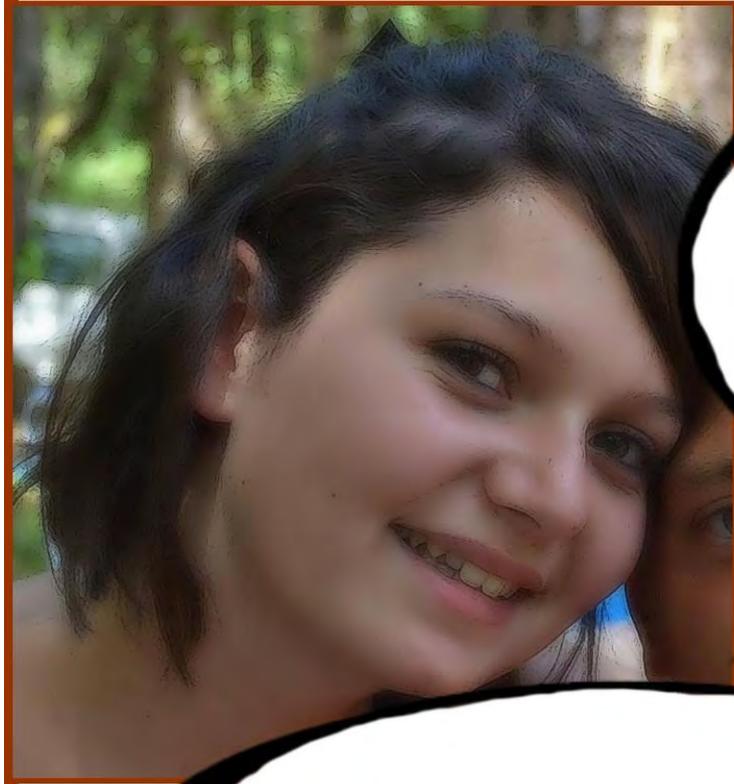
J'en ai une ... Et si on parlait de « VISIONS MASCULINES ET FEMININES DE L'IMMIGRATION », pas mal non ?



Oui parfait, on ferait mieux de se partager les tâches pour récupérer tous les documents qu'il nous faut pour construire la note documentaire.



NOTE DOCUMENTAIRE TEMOIGNAGES DE MIGRANTS, LEURS SENTIMENTS SUR L'ARRIVEE



«TEMOIGNAGES DE MIGRANTS, LEURS SENTIMENTS SUR L'ARRIVEE », ça vous parle ce thème ?

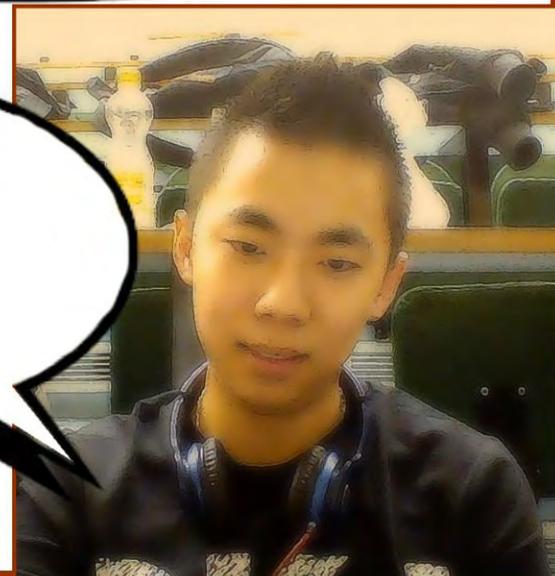
J'avais déjà commencé à faire une recherche documentaire la dessus Yasmine.



C'est parfait, car moi aussi je suis en recherche de certains ouvrages.



Au travail ...



NOTE DE SYNTHÈSE



C'est déjà la fin ?

Oui mais non... Car on doit faire une note de synthèse.



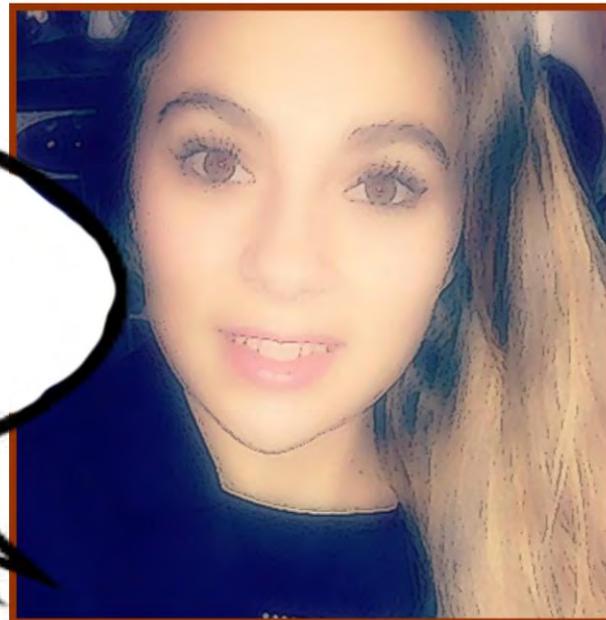
Et le sujet n'est sûrement pas un cadeau ...
« Qu'est-ce qu'une institution culturelle ? »





On va pouvoir s'amuser alors. On a fait un excellent travail tous les groupes jusqu'ici.

Voilà pourquoi on doit faire une synthèse d'enfer pour nos lecteurs.



GLOSSAIRE SUR LA BD

#TeamDMLN

1. STRUCTURE DE L'IMAGE

VOCABULAIRE	DEFINITION
Arrêt sur image	Répétition d'une image statique sur laquelle rien ne bouge
Ellipse	Sauter dans le temps (1h plus tard)
Gros plan	Zoom sur le visage pour montrer l'expression du personnage
Plan américain	Personnage coupé en haut des cuisses
Plan d'ensemble	Description des lieux de l'action
Plan général	Illustration des décors mais représentées sur pieds (d'en haut)
Plan moyen	Isole le(s) personnage(s) le(s) plus concernés par l'action
Plan rapproché	Pleine action, zoom sur le personnage, vu à peu près en buste
Ralenti	Succession d'image montrant toutes les phases de décomposition d'un mouvement ou d'une action
Screen play	Image ou planche scindée en une série de petites vignettes montrant un même décor dans lequel un personnage se déplace
Superposition	Petite vignette travaillée sur une grande vignette
Travelling	Succession d'images traduisant un mouvement continu
Très gros plan	Permet de souligner un détail jusqu'alors ignoré
Vue en contre plongée	L'œil se situe plus bas que le sujet
Vue en plongée	L'œil se situe en haut du sujet
Vue normale	L'œil se situe à la hauteur du sujet

2. STRUCTURE DE LA BANDE DESSINEE

VOCABULAIRE	DEFINITION
Bulles	Dialogue, pensées des personnages
Caniveau	Les bandes blanches séparant les vignettes
Cartouches ou récitatifs	Narration
Cases	Vignette rectangulaire contenant un dessin représentant une scène
Découpage	Distribution du scénario dans une suite de cases. Détermine le contenu de chaque image
Enchaînement	Succession de deux images appartenant à deux scènes différentes
Extension	Prolongement d'une bulle
Fondu	Succession d'images traduisant l'apparition ou la disparition d'un élément, un personnage, un décor ou une situation
Gaufrier	Vision globale des vignettes et des bandes
Incipit	Première page
Onomatopées	Représentation des sons
Planches	Supports (page) sur lesquelles sont les illustrations
Scénario	Déroulement écrit de l'histoire en quelques pages. C'est à partir de celui-ci que le scénariste établit de découpage à l'intention du dessinateur
Sens de lecture	
Strip	Bande de cases
Synopsis	Résumé écrit de l'histoire en quelques pages

3. DESIGN

VOCABULAIRE	DEFINITION
Coloriste	Spécialiste dans la mise en couleurs de la BD
Crayonné	Dessin sans couleurs, dessinateur les repasse à l'encre de chine
Dessinateur	Personne en charge des dessins de la bande dessinée
Lettrage	Police composant le texte, à la plume ou au rotring
Lettreur	Personne qui écrit les textes dans les phylactères

4. PERSONNAGES

VOCABULAIRE	DEFINITION
« Le vilain Petit Canard »	Personnage se faisant tout le temps rejeter par les autres
Anti-héros	Héros malgré lui, révolté, sans éducation, bourré de défauts mais malgré tout sympathique
Héroïne/Héros	Personnage qui fait preuve d'un grand courage et qui souvent tient le rôle principal dans l'histoire
Héros classique	Personnage bon et parfait, idéaliste, caractérisé par des qualités humaines exceptionnelles (Audace, courage, générosité, intelligence ...)
Héros enfants	Héros permettant aux jeunes lecteurs de s'identifier et aux plus âgés de retrouver un âge d'or nostalgique
Héros moderne	Personnages moins idéalisés, moins conformistes, fait de chair et de sang
Justicier	Personnage animé par le bien mais aussi l'esprit de vengeance, il est prêt à tout, même à être hors la loi
Personnages	Animaux, êtres vivants, monstres (imaginaire ou réel)
Personnages secondaires	Très important, ils sont soit liés à l'action en apparaissant occasionnellement, soit de simples passant ou figurant
Rival/Méchant	Assez redoutable pour mettre le héros en difficulté, ses caractéristiques sont semblables à celles du héros simplement vu en négatif
Superhéros	Personnages doté de pouvoirs surnaturels

5. STYLES

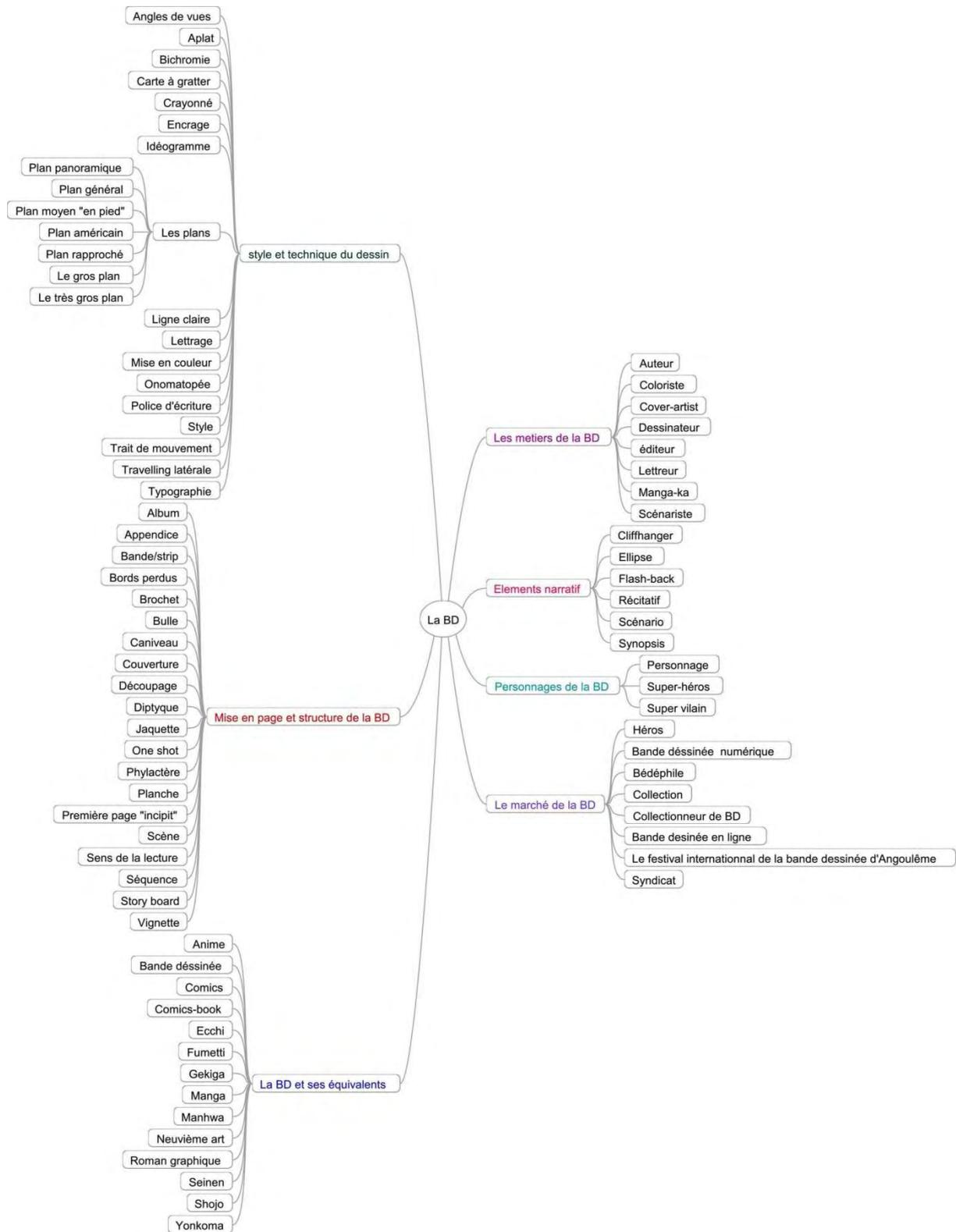
VOCABULAIRE	DEFINITION
Bande quotidienne	Bande dessinée réaliste à suivre dans un quotidien
Burlesque	Effet comique exaltant d'une exagération très forte de la réalité
Comic-book	Recueil de bandes dessinées populaires périodique publiant des histoires complètes pour adolescents et adultes à raison de deux à quatre histoires par recueil
Comics (Comiques)	Bande dessinée anglo-saxonne
Genres	Fantastique, superhéros, érotique ...
Histoire à suivre/série à suivre	Long métrage de la BD dont la publication s'étale sur plusieurs semaines à raison de deux planches par semaine
Lihanhua hua (images enchainées)	Bande dessinée chinoise
Manga (Images dérisoires)	Bande dessinée japonaise

6. AUTRES

VOCABULAIRE	DEFINITION
9 ^{ème} ART	C'est l'art auquel appartient la BD
Bédéiste	Créateur de bandes dessinées
Bédéphile	Aime lire les BDs
Gag	Effet comique produit par l'arrivée d'un événement totalement imprévu et inattendu
Scénariste	Personne qui établit le cadre détaillé de la bande dessinée

CARTE CONCEPTUELLE SUR LA BD

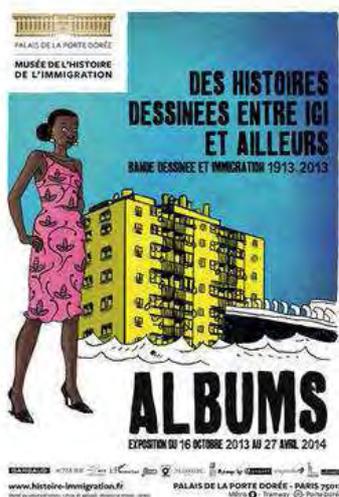
#TeamAGMY



COMPTE-RENDU DE L'EXPOSITION

« **Albums. Des histoires dessinées entre ici et ailleurs** » (4 février 2014)

#TeamACDL



« Albums » est une exposition sur les histoires d'immigration. Les bédéistes sont d'origine italienne, sénégalaise, algérienne, portugaise ou vietnamienne venus vivre et travailler en France et également de ces émigrés ou fils d'immigrés européens partis au début du siècle aux États-Unis qui ont contribué à créer un 9^e art.

« Albums » met en avant des récits de vie réels ou imaginaires à travers des personnages atypiques tels que Aya de Yopougon, Abdulah, Petit Polio, Bouzid, Jiggs, Igor, Malamine, Bilel, Louis le Portugais...

L'exposition est organisée en 3 grandes parties mis en couleur bleu telles que :

- Dans ma bulle : parcours et œuvres d'auteurs migrants
- Sur la planche : la fabrique d'un sujet sensible
- Imagine : mythe et réalités des migrants de papier.

Il y a également des parties en couleur rose, par exemple : Les Amériques à l'école de la Bande dessinée (1913-1980) et des sous-parties en couleur jaune comme George Mc Manus (1884-1954) « Bringing up father ».

Elle est ouverte sur une salle triangulaire avec une proposition de flyers sur l'exposition et les animations du musée, il y est exposé une œuvre de Halim Mahmoudi.

Elle se conclut par une grande salle ronde avec des planches avec pour ouvrage mis en avant « Là où vont nos pères » de Shaun Tan qui est un récit avec uniquement des dessins fait à travers des photos réelles sur le parcours de migrants.

Il y a aussi un parcours enfant avec sept points de lecture et découverte le long du parcours. Des jeux, questions et manipulations permettent aux jeunes à partir de 8 ans de découvrir l'exposition à leur rythme.

Le principal matériau utilisé pour l'exposition est les planches de BD. Les planches sont utilisées pour illustrer les propos des bédéistes. Les planches originales sont mises sous vitrine pour les protéger au maximum et les autres sont collées au mur. Le parcours a un sens unique de visite. Les visiteurs sont obligés de suivre le parcours car des murs séparent bien le début de la fin.

Les principaux thèmes abordés dans l'exposition sont :

- Dans ma bulle : parcours et œuvres d'auteurs migrants. Cette partie étudie, au regard de l'histoire des migrations depuis le début du XX^e siècle, les trajectoires étonnantes de certains auteurs tels que Georges McManus à Marguerite About et Clément Oubrerie en passant par René Goscinny et Albert Uderzo, Enki Bilal, Farid Boudjellal, Clément Baloup ou Marjane Satrapi.
- Sur la planche : la fabrique d'un sujet sensible. Celle-ci envisage les enjeux de la représentation d'une question sensible et le choix des genres utilisés : de l'auto-fiction à la BD-reportage. Elle détaille les sources de documentation, les références visuelles et les différentes ébauches nécessaires à l'élaboration de la planche de bande dessinée.

- Imagine : mythe et réalités des migrants de papier. Ce thème parle d'images et d'archétypes de la figure du migrant et analyse les constantes de représentation des différentes phases migratoires.

Des dispositifs de médiation sont proposés aux visiteurs : écrits, planches de BD originales ou non, photographies, vidéos avec du son, jeux (énigmes, flip book : animation par le biais de feuille), calques avec les différentes étapes du dessin, BD numériques et BD à disposition des visiteurs.

Les planches de BD permettent d'avoir un visuel concret des BD des bédéistes. Des vidéos avec son permettent de mettre en avant le travail des auteurs avec leur histoire personnelle. Les jeux sont là pour nous permettent de deviner par nous même les auteurs, les animations des dessins par le biais d'énigme. Les calques avec les différentes étapes du dessin permettent aux visiteurs de voir toutes les étapes pour le dessin fini. Les écrits sont pour nous permettent de comprendre le thème de l'exposition.

Nous trouvons que tous ces dispositifs sont adaptés au sujet de l'exposition, pas un plus que l'autre, parce que pour que l'exposition soit aussi vivante qu'elle est déjà il fallait toutes ces médiations. Le dispositif qui nous a le plus intéressé est la vidéo avec son plus particulièrement celle qui explique le film Aya de Yopougon vu que c'était le personnage qui était mis en avant sur l'affiche de l'exposition temporaire.

COMPTE-RENDU

Rencontre avec Zeina Abichared

#TeamACDL

Zeina Abichared est une bédéiste, née au Liban en 1981. Elle a vécu 15 ans au Beyrouth qui était en pleine guerre civil.

Contexte historique de Beyrouth -> Pendant la guerre, Beyrouth a été divisée en deux parties, une partie musulmane à l'Ouest et l'autre chrétienne à l'Est. La basse ville, autrefois centre d'une grande partie des activités commerciales et culturelles de la ville, est devenue alors une « terre inhabitée » désignée sous le nom de « Ligne verte ». Cette ligne verte est vide et a été créée par les habitants de la ville faite de brics à brocs de chez eux (conserve, outils, sable, ...). C'était très dangereux de se balader à côté de la ligne ou de traverser car des soldats sniper surveillaient le passage, enlever des habitants ou même les tuer. Beaucoup d'habitants ont fui vers d'autres pays. Environ 60 000 personnes sont mortes durant les deux premières années de la guerre (1975-1976), et une partie importante de la ville a été dévastée. Une période particulièrement destructrice a été le siège, en 1978, de l'armée syrienne contre Achrafieh, le principal quartier chrétien de Beyrouth. La Ligne Verte est retirée en 1991. On ne sait pas exactement qui la retirer car ça s'est fait pendant la nuit. Selon Zeina Abichared, le mur a été retiré par les gens du quartier. Elle atteint la partie Ouest de Beyrouth à 11 ans et avait l'impression qu'elle était dans un autre pays vu qu'elle n'avait jamais eu l'occasion d'aller de l'autre côté du mur.

Début de l'idée d'être bédéiste et création de sa première BD -> Ses parents adoraient lire donc



elle avait l'occasion de lire beaucoup de livre et de bande-dessinée tels que Tintin, Astérix, Bilal, David B. Elle a appris le français justement en les lisant. A travers ses souvenirs, du regard à hauteur d'enfant, elle a le déclic. Elle prend conscience que tout va disparaître car tout se reconstruit ce qui lui donne envie de raconter sa propre histoire. Elle quitte le Liban pour la France en 2004 pour trouver un éditeur à Paris car il n'en existe pas au Liban. Elle décide de créer sa première BD qui s'appelle « Beyrouth Catharsis » (Catharsis est un nom grecque pour évoquer le fait de se débarrasser d'un souvenir douloureux par le biais de l'écrit, c'est symbolique). C'est l'histoire une fillette (elle parle d'elle-même) qui a pour terrain de jeu un petit bout de rue, avec ses habitants, ses commerces. Pour elle, la guerre est cette réalité toute proche et cependant

presque invisible, que seuls matérialisent les bruits de coups de feu lui parvenant depuis l'autre côté de la ville, au-delà du mur « Ligne Verte » qui fait de sa rue une impasse et marque la fin de son territoire. Evocation du passage de l'univers familial de l'enfance vers le monde des adultes à travers l'espace de la ville. La date de publication du livre est le 31 août 2006.

Deuxième ouvrage sur le

voisinage -> Elle décide pour sa deuxième BD de parler de son immeuble au Beyrouth, il se nomme « 38, rue Youssef Semaani ». On retrouve l'atmosphère du quartier avec ce livre-objet » à la forme inédite,



grande planche pliée sous étui, qui permet de déployer de multiples manières une série de trois fois cinq bandes, consacrées chacune à un habitant de l'immeuble. L'extérieur du livre, l'étui, les pages de couvertures, font d'abord découvrir la rue dans son ensemble, puis le jeu des pliages et dépliages conduit le lecteur d'étage en étage à la rencontre de personnages hauts en couleurs, qui forment une communauté sympathique, parfois légèrement conflictuelle, comme le veulent les lois éternelles du voisinage. Les petites manies de chacun, loufoques et touchantes, sont mises en scène de manière

«
une

poétique et vivante, grâce aux multiples sens de lecture. Zeina Abichared a modifié les noms et prénoms. Ils ont tous un sens avec des choses réelles par rapport à leur caractère. Le prénom est européen et le nom est arabe. Il est publié le 31 août 2006.



Troisième bande-dessinée, un livre = une nuit -> Sur le site de l'INA (Institut National de l'Audiovisuel) a mis des archives en ligne, la bédéiste est tombée sur un reportage du Beyrouth en 1984. Les journalistes interviewaient les habitants d'une rue située sur la ligne de démarcation. Bloquée à cause des bombardements dans l'entrée de son appartement, une femme dit une phrase qui lui a donné la chair de poule. Cette femme était sa grand-mère. Sa grand-mère faisait irruption sur l'écran et lui offrait un bout de leur mémoire. Sa grand-mère dit une phrase : "Je pense, qu'on est quand même, peut-être, plus ou moins, en sécurité ici". C'est une phrase qui s'interroge sur la notion de territorialité. C'est une phrase qui résume la raison pour laquelle beaucoup d'habitants sont restés chez eux malgré le danger. Ça sera la première phrase de son ouvrage. Le nom de celui-ci est « Mourir Partir Revenir, le Jeu des Hironnelles ». Ce livre parle de l'appartement où elle a habité quand elle était jeune, et plus précisément, dans l'entrée de l'appartement du premier étage. Comme c'est la pièce la plus sûre de la maison, et donc de l'immeuble, tous les voisins (voisins repris du deuxième ouvrage) sont là aussi. Dans cette entrée, il y a l'histoire de chacun des personnages, l'histoire qu'ils ont en commun. Dans cette entrée, il y a aussi une tenture avec des dragons qui pour l'auteur est un objet qui les protéger des bombardements. Cette tenture est le fil conducteur de l'histoire qu'elle raconte. Ce livre parle d'une nuit type qu'elle pouvait vivre pendant la guerre. Le titre de la BD a été trouvé sur un mur non loin de l'immeuble.

Quatrième ouvrage, « Je me souviens » -> Zeina Abirached évoque des scènes de son enfance et de son adolescence à Beyrouth, dans un Liban en guerre, jusqu'à son départ pour Paris en 2006. Si, dans ces bandes de souvenirs, la mémoire est marquée par la peur constante et la dureté de la vie. Elle est aussi celle des moments heureux où l'on arrive à oublier la guerre. La bédéiste mêle au récit des difficultés du quotidien celui des jeux de l'enfance, évoquant avec humour la cueillette d'éclats d'obus par son petit frère, ou le sadisme d'un coiffeur qui l'amocha durant toute son adolescence.



L'apprentissage et la technique pour la bande-dessinée -> L'auteur a choisi le noir et blanc pour les planches pour faire un effet de clair/obscur et de vide/plein, cela nous permet de prendre du recul. Pour elle, les couleurs n'étaient pas nécessaires pour exprimer ce qu'elle ressentait. Les étapes pour créer une BD sont l'écriture du scénario, le découpage des dialogues, le dessin et l'encre (ex : encre de chine). Elle utilise l'ordinateur pour modifier des scènes dupliquées et le papier à gratter pour certaines planches. Pour le temps de conception d'une BD, elle varie selon le livre. Pour « le Jeu des Hironnelles », elle a mis 10 mois et pour « Je me souviens », elle a mis 2 mois.

Ses projets futurs -> Elle souhaite continuer à écrire des autobiographies car cela lui permet de faire un travail sur elle car certaines épreuves ont été dur et aussi de garder le lien fort avec ses parents libanais qui habitent encore là-bas. Elle aimerait créer une autre BD autobiographique sur le choc des langues. Un autre ouvrage mais son premier fictif sur son grand-père qui créer un objet rare, un piano oriental fabriqué en 1954.

Nous souhaitons remercier Zeina Abirached, qui à travers son témoignage, nous a touché par son histoire passée et passionné par son amour de l'écriture et du dessin. Son intervention nous a donné envie de lire ses bandes-dessinées.

ÉTUDES DE BD

« La vie de Pahé – Tome 1 – Bitam »

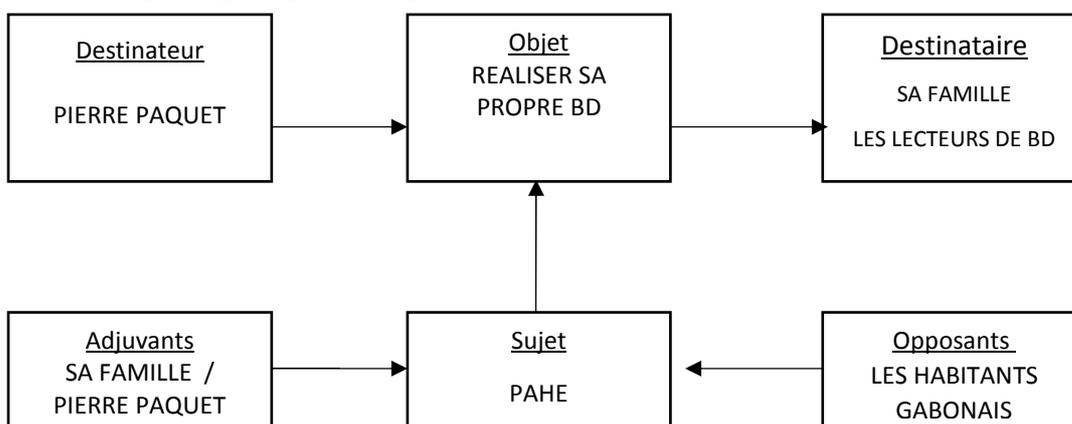
#TeamAGMY

Auteur : Pahé
Editeur : Pierre Paquet
Couleurs : Christophe Bouchard
Année : 2006

Quelle histoire raconte la BD ?

Pahé est gabonais, et fait de la bande dessinée. Un jour, en Côte d'Ivoire, l'éditeur Suisse Pierre Paquet a découvert son travail : coup de foudre immédiat. Au Cameroun, il a rencontré Pahé. Et voilà comment celui-ci a entrepris de raconter sa vie à destination des "petits Blancs" amateurs de BD... La jeunesse de Pahé commence à Bitam, un petit village situé au nord du Gabon. C'est là que le dessinateur est né, issu d'une famille nombreuse, père polygame, mère qui ne s'en laisse pas raconter et qui décide un beau jour de mettre les voiles, ses enfants sous le bras, laissant le père avec ses coépouses adeptes d'une "cohabitation harmonieuse". Le petit Pahé joue pieds nus avec ses copains, fabrique des voitures de police ou des voitures-citernes avec des boîtes de sardines, de vieux stylo Bic et des rondelles de sandale. A l'école, il dessine sur les murs au grand dam de la maîtresse, mais fait l'admiration de ses copains, émerveillés par son coup de crayon. Puis un jour, c'est le grand départ en avion pour Paris, direction l'appartement de sa grande sœur étudiante en médecine, à Tours. Pahé découvre pêle-mêle la neige, la baignoire, la chasse d'eau automatique et les voisins qui ne supportent pas le bruit. Bref, la découverte d'un pays curieux, aux traditions étranges, très loin de son Afrique natale. Il raconte aussi le retour au Gabon et ses difficultés de réadaptation, les riches qui roulent en Mercedes, la candidature unique de Bongo,.... La drôlerie se mêle à des moments plus graves, tel celui où Pahé relate la mort de Maman Odette, ou lors de cette scène étonnante lorsque Pahé, est persuadé d'avoir vu Maman Odette revenir pour lui faire un signe derrière les fenêtres de la maison...

Quels sont les principaux personnages ?



Commentaires : Le sujet de cette BD est la vie de Pahé, un jeune gabonais qui fait de la bande dessinée. Un jour au Cameroun, Pahé rencontre l'éditeur suisse Pierre Paquet qui est sous le charme de son travail. Il se décide alors à écrire des bandes dessinées lui-même.

Adjuvants : Les adjuvants de Pahé sont sa famille et Pierre Paquet qui croient en lui depuis le début et l'aident à se lancer.

Opposants : Les opposants de Pahé sont les habitants gabonais de Bitam qui le rejette au retour de son voyage à paris. Il le surnomme le "petit français gabonais".

Objets : L'objet de cette BD, est le « rêve » de Pahé. Pahé, fait de la bande dessinée sur les murs de son école. Ses camarades sont étonnés par son coup de crayons. Un jour au Cameroun il rencontre l'éditeur suisse Pierre Paquet qui lui propose de le lancer en réalisant sa première bande dessinée. L'aventure commence alors pour Pahé.

Destinateurs : Le destinataire est l'éditeur Pierre Paquet qui a donné sa chance à Pahé, afin qu'il réalise son « rêve ».

Destinataires : Les destinataires de cette bande dessinée sont : la famille de Pahé à qui il dédie sa bande dessinée ainsi qu'aux lecteurs de bandes dessinées.

Quelles informations sont données avec la couverture ?

Sur la première de couverture, nous pouvons voir différentes informations telles que :



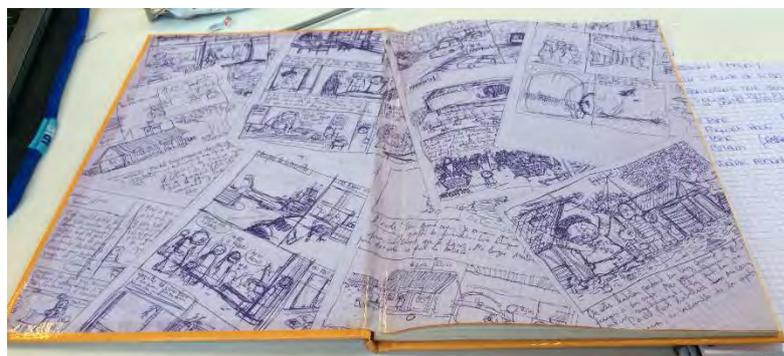
- Le nom de l'auteur « Pahé » en haut au milieu
- Le titre de la BD et du Tome « La vie de Pahé Tome 1 » en haut au milieu.

- Le nom de l'éditeur suisse : « Pierre Paquet » en bas au milieu. Au milieu de la couverture, nous voyons un dessin de Pahé heureux avec un grand sourire aux lèvres et juste en dessous nous trouvons une représentation de son père, de ses nombreux frères ainsi que de sa mère qui a fuit suite à la polygamie de son mari.



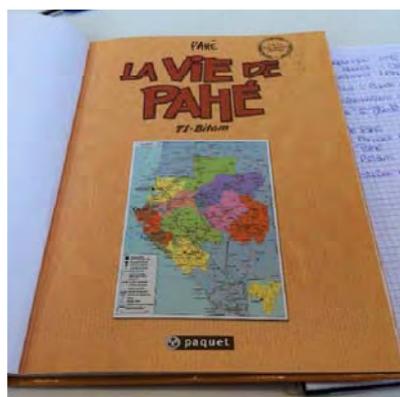
Sur la quatrième de couverture, nous pouvons voir un dessin de Pahé plus âgé qu'au début de la BD devant l'ambassade de France, et nous pouvons observer, qu'il s'est vu refuser le visa français. En dessous au milieu, nous trouvons un extrait représentatif du contenu de la BD.

Comment s'ouvre la BD ? (Etude de la première page et de la partie introductive)

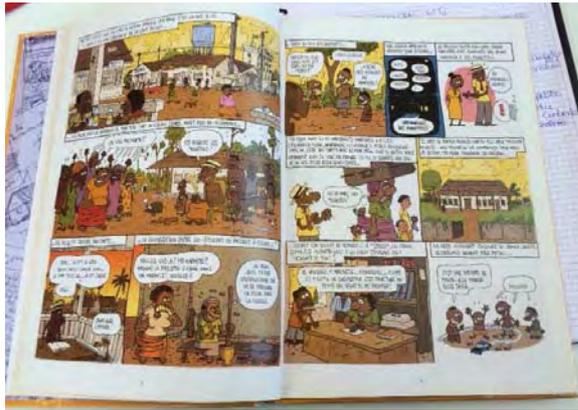


La BD s'ouvre sur une double page de dessins, qui semblent être des croquis de la première BD de Pahé.

Puis, nous trouvons une page de garde presque identique à celle de la première de couverture. Seul l'image, placée au milieu, change on trouve sur celle-ci une carte du Gabon. Cette page introduit le début de la BD. Nous pouvons y voir l'éditeur suisse Pierre Paquet contacter et proposer à Pahé de mettre en forme ses BD. Cette page est une ouverture vers la double page. Cette première page nous montre Pahé lorsqu'il est grand et lorsqu'il signe son contrat avec Pierre Paquet, dans les pages qui suivent nous sommes plongés dans l'enfance de Pahé jusqu'aux dernières pages qui nous replongent dans la vie de Pahé adulte.



pages qui nous replongent dans la vie de Pahé adulte.



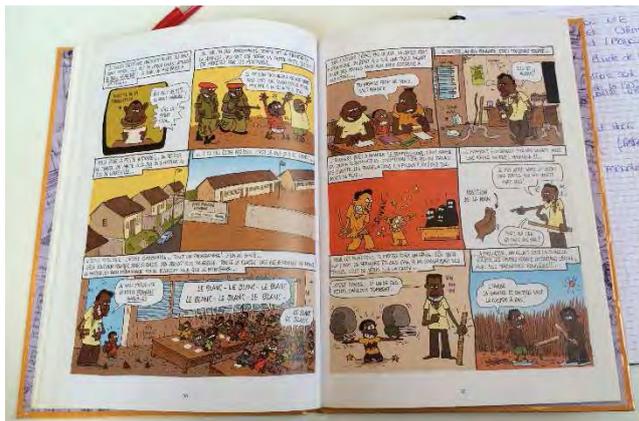
Cette double page, nous immerge dans le village de Pahé ainsi qu'au sein de sa famille. L'histoire commence alors.

Comment se conclut-elle ?



Cette BD se conclut de deux façon différentes. Tout d'abord elle se termine par une double page avec de images réelles représentant la famille de Pahé décrite tout au long de sa bande dessinée. Puis elle se clôture par une double page de dessins, qui représentent encore des croquis de la première BD de Pahé

Comment est mise en page la BD ?



La BD est mise en page par des doubles pages d'illustrations et de textes, une double page de croquis, une page de garde et une page d'introduction.

Cette planche de double pages d'illustrations et de textes est significative pour plusieurs raisons :

- Avant de partir vers la France, Pahé était un jeune enfant, de couleur (de peau noire)
- Lors de son retour au Gabon, il était considéré comme « Le petit français gabonais » tout le monde l'appelait "le blanc "pourtant sa couleur de peau n'avait pas changé.

Conclusion

Cette BD nous parle de l'immigration de Pahé en France qui quitte son pays le Gabon, très jeune. A son retour les autres enfants le considèrent comme un étranger vu qu'il est allé dans un pays de blancs, ils le surnomment « le petit français gabonais » et d'autres le surnomme « le blanc ». Mon point de vue sur cette BD, est positif, je l'ai lu et j'ai trouvé qu'elle était réaliste et qu'elle représentait bien le monde d'aujourd'hui. Pour moi cette histoire est réelle car il est possible de se mettre à la place de Pahé, beaucoup de jeunes enfant ont déjà vécu cela suite à leurs départs vers d'autres pays.

« Mourir, partir, revenir Le Jeu des hirondelles »

#TeamDMLN

Résumé de l'histoire

L'histoire se déroule à Beyrouth (Liban) en 1984. Alors que la capitale est plongée dans une violente guerre civile, elle sépare la ville en deux par une ligne de démarcation appelée la ligne verte. La BD relate les événements et les bouleversements d'une soirée. Cette dernière est narrée par l'auteur elle-même, par ailleurs elle essaye de nous faire comprendre à travers ce livre comment furent toutes les nuits durant la guerre. La nuit en question se déroule dans son appartement, situé 38 rue Youssef Semani. Tous ses voisins sont réfugiés chez elle car cette nuit s'avère très dangereuse. Ils pensent que c'est l'appartement le plus sûr du bâtiment. Chacun d'entre eux ont leurs propres hypothèses concernant la sécurité du lieu. Certains disent nous sommes en sécurité car d'ici les francs-tireurs ne peuvent pas nous voir, d'autres disent nous sommes près des escaliers on pourra toujours fuir s'il le faut. Tant dis que la narratrice, dans la candeur de la jeunesse, pense qu'ils sont en sécurité grâce à la toile accrochée à l'entrée qui illustre un dragon et quelques hommes, sans savoir la signification de cette peinture.

Principaux personnages de la BD

Anhala, la servante de Ramzi et Farah

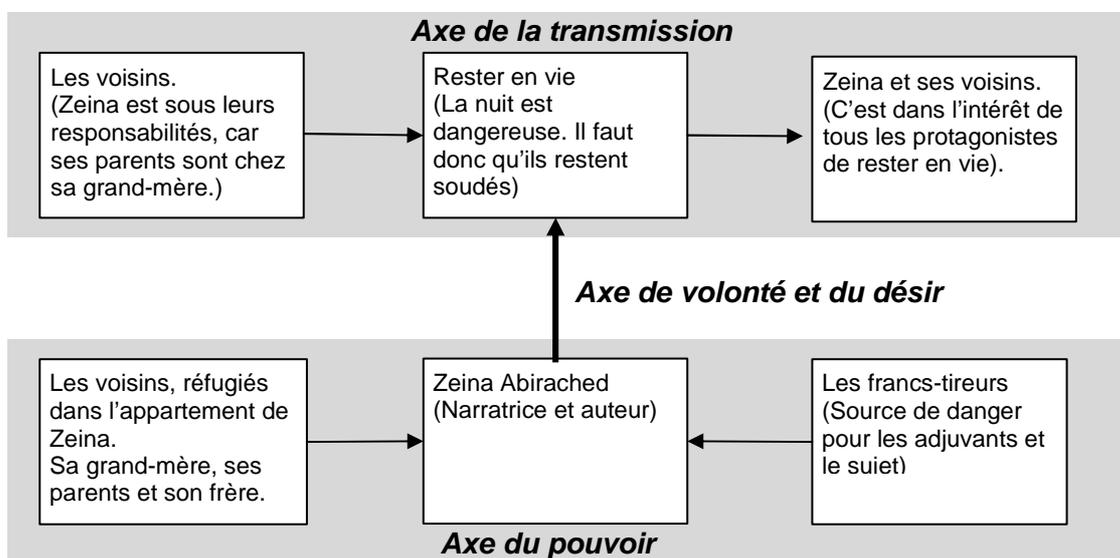
Victor le jumeau qui déclame du Cyrano

La narratrice et son frère,

Les parents de Zeina

Sa grand-mère

Les voisins sont importants aussi dans ce livre, car c'est eux qui vont veiller sur le sujet contre la menace des francs-tireurs. En outre à cause de cette dernière, Zeina et son frère ne peuvent pas rejoindre leurs parents chez leur grand-mère. Ils doivent donc rester dans l'appartement avec leurs voisins pour éviter le pire.



La couverture de la BD

Nous pouvons constater les protagonistes de la bande dessinée au premier plan, puis au second plan nous apercevons une mosaïque de voiture ainsi que le titre de la BD « Mourir, partir, revenir. C'est le jeu des hirondelles. » Une photo réelle de la ville de Beyrouth représentée en page 107, on y trouve cette phrase gravée sur un mur, écrit en français dans un pays arabe. La phrase peut être traduite de plusieurs manières, ça dépend d'une personne à une autre, d'une vie à une autre. La poésie, l'art et la simplicité que dégage cette phrase est juste exceptionnelle. Enfin en arrière-plan nous observons les silhouettes de divers bâtiments, de surcroit le nom et prénom de l'auteur « Zeina Abirached ».

Ouverture de la BD (étude de la première page et de la partie introductive)

La bande dessinée s'ouvre avec la représentation d'un dragon. On apprendra par la suite que ce dragon provient d'une toile qui apparaît à l'entrée de l'appartement de la narratrice. Ensuite, l'ouverture ce suit avec des planches représentant Beyrouth ainsi que la rue dans laquelle vit Zeina Abirached. Cela nous permet de comprendre dans quel environnement se déroule l'histoire. A cela s'ajoutent des planches illustrant des plans du quartier qui montrent le système de circulation entre les immeubles pour éviter les francs-tireurs. Nous pouvons en déduire que le mode de vie dans lequel vit la narratrice est dangereux.

Mise en page la BD

La mise en page est inventive et son découpage, elle joue sur les répétitions de son dessin, notamment pour donner l'illusion du temps qui ne s'écoule jamais assez vite lorsqu'elle attend le retour de ses parents.

Deux extraits commentés

« Khaled racontait qu'il était né au Texas. Pour les beaux yeux de Linda, disait-il, il avait consenti à vivre ici.

*Il racontait que là-bas, il y avait un très beau phare,
une grande roue, une corniche de bord de mer, des restaurants, des magasins illuminés
des marchands ambulants, des cafés trottoirs
et surtout, les meilleurs "merry creams" du monde. »*

Pour Khaled, la guerre l'a tellement éloigné de sa terre natale, de sa maison, l'autre côté de la rue qui devient un autre continent dans sa tête, un souvenir lointain. Ce passage est drôle car il compare Beyrouth Ouest à la ville de Texas, c'est assez rigolo mais le fond de ce message est triste. C'était sa façon de tuer le temps, de penser à autre chose qu'à la guerre, l'autre côté de Beyrouth, rempli de francs-tireurs était devenu un pays lointain pour lui.

« Pour éviter le franc-tireur, les habitants du quartier avaient mis au point un système de circulation entre les immeubles. Pour traverser les quelques rues qui nous séparaient, il fallait respecter une chorégraphie complexe et périlleuse »

Malgré la guerre, les habitants ont trouvé un moyen de vivre, ils se sont créé des chemins. La guerre a rendu ce dernier plus long car la présence de francs-tireurs était dangereuse. Ils étaient obligés de faire des détours, de s'arrêter pendant des minutes, de courir, de grimper, de sauter... La gymnastique quotidienne, c'était leur moyen de transport.

Notre point de vue sur la BD

Mourir partir revenir, Le jeu des hirondelles est une mise en scène de l'enfance de Zeina Abirached. Se déroulant à Beyrouth-Est de 1984 pendant la guerre du Liban (1975-1990). Toute l'histoire se passe dans un appartement. Plusieurs personnes se donnent rendez-vous là. 38 de la rue Youssef Semaani, et plus précisément, dans l'entrée de l'appartement du premier étage. La bande dessinée est en noir et blanc, pas de demi-teinte, pas de gris, seulement du noir et du blanc. L'humour et le talent de Zeina Abirached pour reproduire pleins de détails. Elle a une formation de graphiste et cela se sent dans la manière de mettre en scène les décors, de choisir les cadrages. Sur la couverture, les dessins semblent froids, moins communicant et moins passionnant mais quand on s'empaigne du livre, on découvre autre chose et ça m'a beaucoup plu. Elle met en avant la solidarité, la fraternité, l'amitié, les relations entre les personnages, les voisins, et l'atmosphère qui règne dans le lieu confiné. Même si la guerre a fait souffrir, a pris des vies et séparé des vies, des enfants à leur mères, des femmes à leur maris ... Elle a aussi permis de rapprocher les habitants de cet appartement, les poussant à créer leur propre communauté, leur réseau social où ils parlent de tout et de rien pour tromper la peur. Quelques allers-retours dans le passé nous aident à nous familiariser avec eux et à découvrir leurs parcours de ces 11 personnages dans ce livre sobre et touchant de 186 pages exactement. Enfin, ce qui séduit en premier lieu dans cette œuvre, c'est sûrement son graphisme et ces séries de dessins en noir et blanc qui jouent sur des motifs à répétitions, ou symétriques.

A notre avis, même si le récit est maîtrisé narrativement parlant, ce n'est pas vraiment émouvant et ne nous apprend pas beaucoup des choses sur la guerre libanaise car l'auteur raconte son enfance, même si tout au long de la lecture l'ombre de la guerre nous accompagne. Si vous avez l'occasion de jeter un œil, n'hésitez pas car ça vaut le coup.

Persepolis Volume 1

#TeamACDL

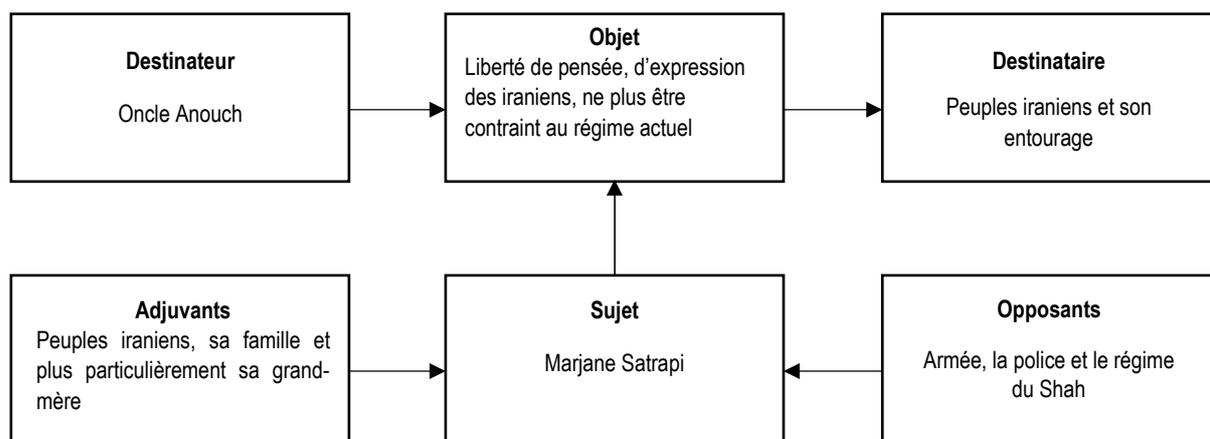
Quelle histoire raconte la BD ?

L'histoire commence en 1979, avant la Révolution islamique iranienne. Par son grand-père maternel (qui fut Premier ministre de l'Iran sous Reza Pahlavi), elle est l'arrière-petite-fille du dernier Shah de la dynastie Kadjar, Ahmad Shah Qajar. Le Shah vient d'être renversé et l'Iran est en effervescence. Les événements prennent cependant une tournure inattendue, la foule n'est plus si libre qu'elle le croit. Alors que ses parents manifestent dans les rues contre l'arrivée au pouvoir des islamistes, Marjane évolue dans un univers très politisé et militant. Elle a dix ans lorsque le port du foulard devient obligatoire à l'école, en 1980, et cette nouveauté n'est pas sans éveiller chez elle de nombreux questionnements. Très croyante, elle projette de devenir prophète.

Ce premier tome de Persepolis se focalise essentiellement sur l'atmosphère qui règne au sein du pays à l'aube de la révolution iranienne, révélant les tensions véhiculées par l'ambiance très politisée de l'époque. Chaque événement marquant dans la vie de la petite fille s'inscrit dans la toile de fond qu'est l'histoire de l'Iran, toujours présente en filigrane : la crise irano-soviétique de 1946 est liée à l'histoire d'un membre de sa famille ; la situation difficile des gens modestes est abordée par le cas de l'employée de maison des parents de Marjane ; la libération des prisonniers politiques de l'époque du Shah est représentée et appropriée à l'auteur par la réapparition d'amis de la famille, tout comme les premiers exils et les purges d'opposants politiques.

Persepolis est un nom composé de « perse » qui exprime le pays d'Iran et « polis » qui veut parler de la « cité ». Nous pouvons voir à travers les dessins la cruauté de la guerre, des scènes de torture sont dans la BD.

Quels sont les principaux personnages ?



Destinataire : C'est Oncle Anouch car il est résistant et communiste. Il fait partie de ceux qui encouragent Marjane Satrapi dans ses démarches. Il veut que le régime du Shah s'arrête.

Objet : C'est la liberté de pensée, d'expression des iraniens et de ne plus être contraint par le régime du Shah. C'est le fil conducteur de toute la BD.

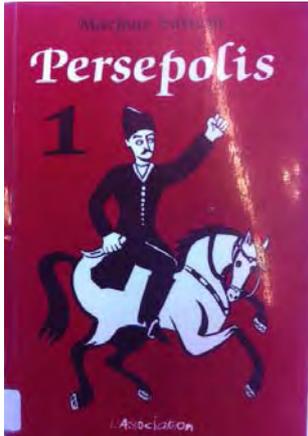
Destinataire : Les destinataires de cet objet sont le peuple iranien et l'entourage de Marjane Satrapi car ce sont eux qui seront concernés par ce changement.

Sujet : C'est le personnage principal de la BD qui est Marjane Satrapi. C'est elle qu'on suit à travers ses souvenirs pendant toute l'histoire.

Adjuvants : Les personnes de son côté sont le peuple iranien vu qu'ils sont contre ce régime et elle également. Sa famille et plus particulièrement sa grand-mère en fait partie car il l'aide dans les périodes difficiles comme le premier port du foulard dans les années 80.

Opposants : Les personnes contre le sujet sont l'armée, la police et le régime du Shah car ils sont contre sa famille, contre elle. Son oncle d'ailleurs se fait assassiner après son arrestation.

Quelles informations sont données avec la couverture ?



Nous avons tout d'abord le nom de l'auteur de la BD « Marjane Satrapi » ainsi que le nom de l'éditeur « L'association ». Il y a également en grand caractère le titre de la BD « Persepolis » suivi du chiffre 1 qui représente le premier tome.

Le dessin qui est composé d'un homme sur un cheval tenant une dague en élevant son poing vers le haut. Pour nous cette illustration représente un révolutionnaire iranien.

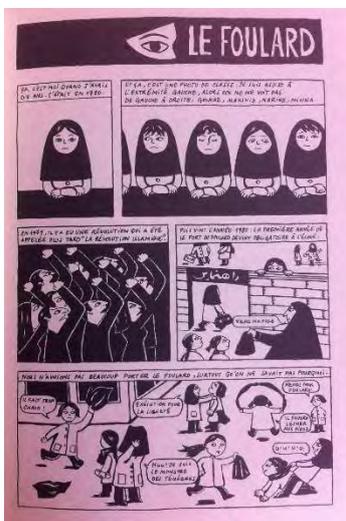
Le fond est de couleur bordeaux qui exprime la guerre, la peur et le sang. Le dessin est en noir et blanc car c'est évènement ancien.

Comment s'ouvre la BD ? Etude de la première page et de la partie introductive.



La BD s'ouvre différemment de toutes les autres BD. Il y a premièrement une partie « introduction » racontant l'histoire de la Perse de manière chronologique illustré par des dessins et écrit de façon romanesque. Elle nous permet de nous mettre dans le contexte historique de la BD.

En 642, la Perse se fait envahir par les Arabes. Vaincue, elle adopte l'islam mais pas n'importe lequel son nom est le « chisme ». Cette invasion ne sera pas la dernière et leur occupation sur les territoires ennemis ne font que commencer. La Perse perdra son indépendance pendant 800 ans.



Du Xème au XIVème siècle, la Perse est dominée par les turcs. Elle passe sous la direction des Timourides. C'est à une dynastie turkmène cbiite que la perse doit sa renaissance au début du XVIème siècle, celle des Safavides.

En 1795, une nouvelle dynastie fait son arrivé celle des Qadjars. La Russie et l'Angleterre veulent la Perse. Il devient alors un état-tampon entre ces deux grandes puissances. L'Angleterre intervient dans l'économie du pays lors de la découverte du pétrole et de la première guerre mondiale. Un officier, en 1925, s'empare du pouvoir. Il accélère l'occidentalisation du pays à cause de la grande colère des religieux. Il donne officiellement à son pays le nom de d'Iran.

Lors de la Seconde Guerre Mondiale, le nord du pays est occupé par les soviétiques et le sud par les anglais. Les Américains obligent l'Iran à déclarer la guerre aux Allemands. En 1953, les Américains

soumettent le pays à un blocus pour empêcher l'exportation du pétrole.

La vraie partie introductive s'appelle le « foulard » qui s'étend sur 7 pages. Elle explique un évènement marquant pour l'auteur, qui a se passage avait dix ans, étant le port du foulard devenu une obligation à part entière dans ce pays. La révolution s'appelle « la révolution islamique ». En 1980, le port du foulard devient obligatoire pour les femmes et les jeunes filles. Les enfants se posent des questions en particuliers pour le port du foulard. Ils n'aimaient pas le porter. Soit il tenait trop chaud, soit ils jouaient avec.

Comment se conclut-elle ?

Elle se conclut sur le décès de son oncle exécuté par la république islamique car il était pour eux espion russe. Marji était la dernière personne que son oncle a voulu voir avant de mourir. Attrister par cette nouvelle, Marji ne croit plus en rien même en dieu et se demande ce qui pourrait arriver de pire. Elle s'évade dans ses pensées.

Une ouverture nous aiguille sur le deuxième tome avec la phrase « c'était le début de la guerre... » .



Comment est mise en page la BD ?

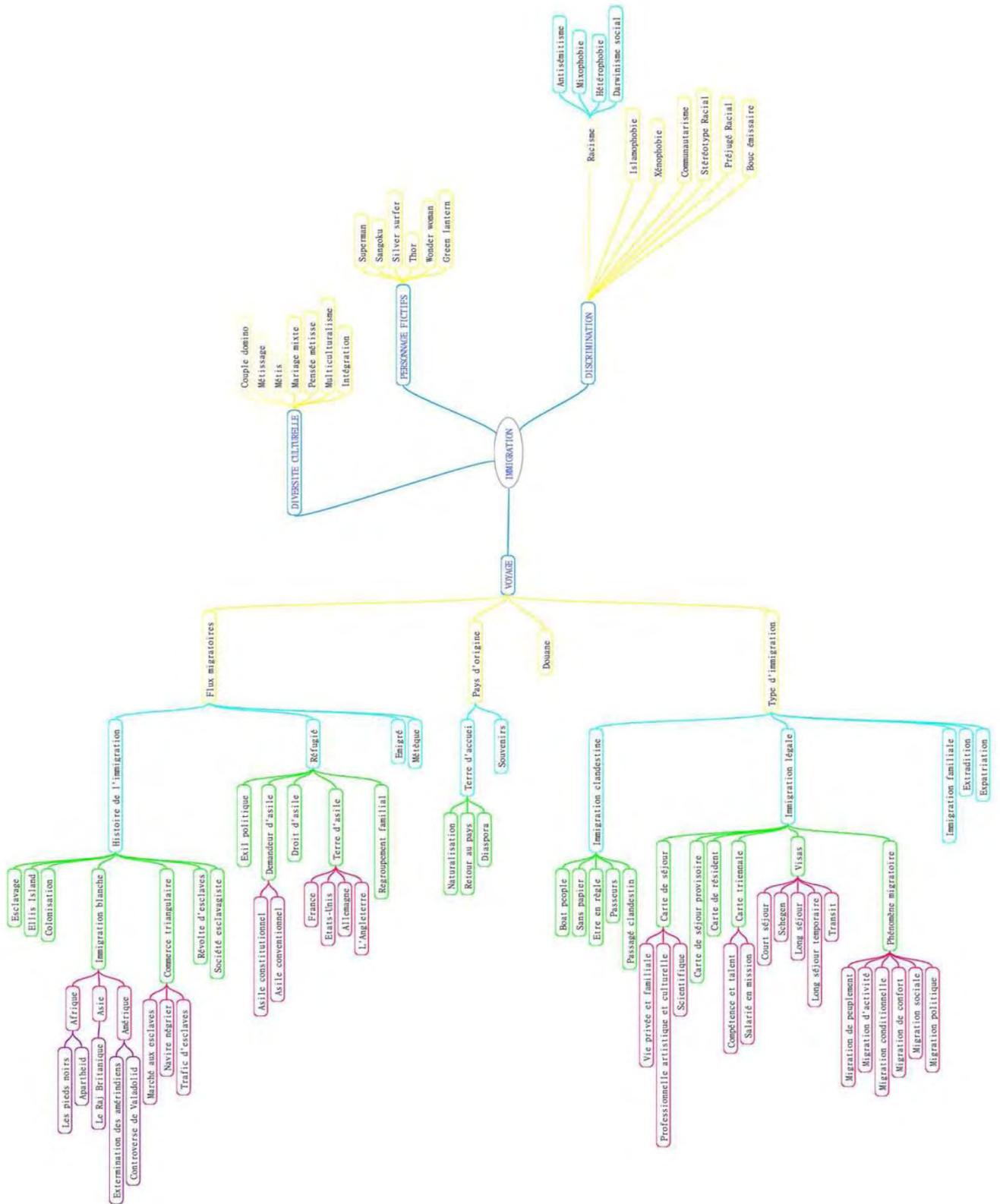
Les planches sont principalement découper en trois bandes. Une bande est au maximum séparer en trois vignettes. La BD est séparée en 9 parties («Le foulard », « La bicyclette », « La cellule d'eau », « Persépolis », « La lettre », « Le Héro », « Moscou », « Les moutons ») contenant approximativement la même quantité de page pour chacun. Les couleurs utilisées sont le noir et blanc car elles expriment des évènements passés.

Conclusion de l'étude

Nous trouvons que la BD est très émouvante car c'est une auteure qui a su écrire son vécu alors qu'elle a eu des moments difficiles lors de son enfance. Nous trouvons que cette BD parle concrètement du sujet ayant été abordés durant ces plusieurs séances en cours. Cette BD est émouvante et parle de l'enfance de l'auteur qui a vécu sous la dictature iranienne. Elle explique d'une manière triste, persuasive, intéressent, pleine de sens, poignante son vécu. De plus une personne du groupe ayant vu l'intégralité de la bande dessiné en film nous informe que les tomes et le film ne sont pas tournés de la même manière. Les tomes sont plus explicites, ils donnent une meilleure approche de l'histoire et une phase d'analyse plus adaptée. Elle nous fait réfléchir sur ce que le monde pourrait faire lors de problème, elle a fait resurgir des évènements similaires ou ayant déjà été entendu ce qui renforce notre culture et notre curiosité. En sachant que l'intro très intéressante nous apprend en deux pages la Perse et ses différents changements à travers le temps. Nous l'avons aimée parce qu'elle est atypique à la BD et apprend l'histoire de la Perse.

CARTE CONCEPTUELLE SUR L'IMMIGRATION

#TeamDMLN



Visions masculines et féminines sur l'immigration

#TeamDMLN

Nous avons tout d'abord dû exposer une question, toujours en rapport avec l'immigration, dont les réponses nous intéressaient personnellement. Le thème du vécu des immigrants nous a de suite intéressés, et nous étions curieux de savoir comment les personnes issues de l'immigration l'avaient vécu. Nous partons de l'hypothèse que, selon le sexe des personnes, le voyage a été vécu différemment. Nous avons donc décidé de mettre en avant la différence de vécu des hommes et des femmes. Afin de trouver des réponses à cette question, et de faciliter la recherche, nous avons identifiés des mots-clés, tels que :

- « Exode », « asile », « exil », « fuite », « mouvement de population », pour le mot immigration ;
- « Expérience des hommes », pour vécu masculin et « expérience des femmes » pour vécu féminin.

Etant à la médiathèque Abdelmalik SAYAD, nous avons pu solliciter l'aide de Nicolas MONTHALUC, le documentaliste, afin qu'il nous dirige dans l'espace. Nous recherchions uniquement des témoignages d'immigrants car nous voulions des histoires réelles, racontées par des personnes ayant vraiment vécu ce voyage, afin de nous faire partager leurs expériences, leurs ressentis. En lisant leur histoire, nous éprouvons de l'émotion car nous ressentons de la sincérité. Grâce à l'aide de Nicolas, nous avons sélectionnés cinq livres :

- **Document 1** : Moi, Mohamed, esclave moderne. La vie quotidienne d'un sans-abri, écrit par Mohamed KEMIGUE avec la collaboration de Djénane KAREH TAGER.
- **Document 2** : Comment je suis devenue une beurgeoise, écrit par Razika ZITOUNI.
- **Document 3** : Nous, femmes sans frontière, de Thierry MARICOURT.
- **Document 4** : Elles, l'ont vécu, avec la participation de l'association des femmes maliennes de Montreuil. (AFMM)
- **Document 5** : Immigrants, écrit par treize auteurs différents et six historiens.

A partir de ces cinq œuvres, nous en avons tiré des extraits que vous allez découvrir dans la suite du document. Nous voulions diversifier les extraits, nous avons donc essayé de sélectionner différents types d'immigration, en s'orientant vers des témoignages d'hommes et de femmes venant de pays et de cultures différentes. Nous avons ainsi sélectionnés les témoignages de : *Mohamed (Côte d'Ivoire)*, *Razika ZITOUNI (Algérie)*, *Chakila (Inde)*, *Fatima (Maghreb)*, *Nathalie (Congo)*, *Chantal (Ile Maurice)*, *Hawa CAMARA, Fatoumata SOW, Djenné Ba (Mali)*, *Hélène (Afrique)*, *Renato (Portugal)*, et *Hamid (Maroc)*.

Nous nous sommes concentrés sur l'arrivée des migrants dans leur pays d'accueil, à savoir la France. Par manque de ressources, les témoignages choisis ne répondent pas complètement à la problématique, mais donne tous de même un aperçu de leurs différents ressentis : Pour les femmes, l'appréhension à cause de la barrière de la langue, l'émerveillement en raison des différences climatiques. Pour les hommes : ils pensent plus au travail afin de subvenir aux besoins de leur famille, aux conditions de vie difficiles.

Document 1 , Extrait 1: « Moi, MOHAMED, Esclave moderne »

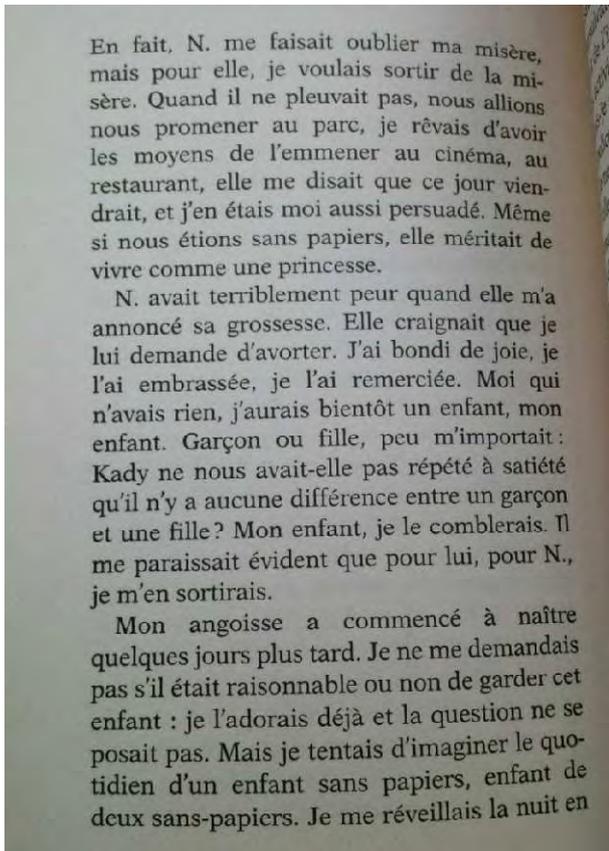
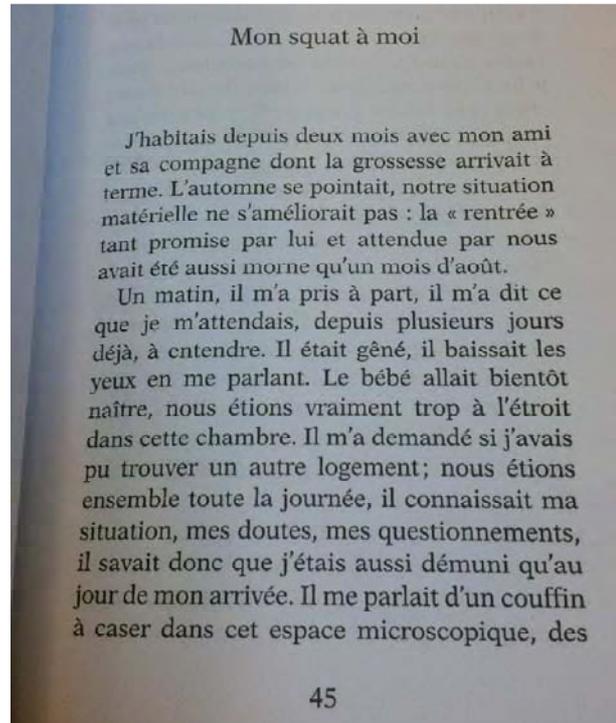
C'est l'histoire d'un immigré africain sans papier en France. Arrivé en France pendant la coupe du monde de 98, en croyant trouver une vie aisée et facile pour quelqu'un qui a le statut de sans papier comme lui, mais il se rendra vite compte que ce n'est pas le cas. Remplie d'espoirs et d'ambitions, il n'a pas traversé la Méditerranée à bord d'une embarcation de fortune. Il ne fuyait pas un conflit comme c'est le cas d'autres hommes qui vient chercher une terre d'asile. Mais il rêvait de France, et il est arrivé un matin, une valise à la main, à Paris. Le vécu d'un immigrant étranger en France n'est pas si évident que ça. La situation n'étant pas facile, pas facile de fonder une famille, de trouver ses bases,

être expulsé et revenir en France. En passant par le Royaume-Uni, la belle vie Européenne n'a pas été aussi facile que ça.

Le premier passage du troisième chapitre de ce témoignage nous démontre à quel point ce n'est pas facile de s'installer dans un nouveau pays, un nouvel environnement. Dans son cas il n'y avait pas la barrière de la langue, mais il allait se préparer à devenir un SDF. Les hommes ont plus du mal à s'intégrer surtout à l'âge aussi avancé qu'avait Mohamed. A 38 ans, on a du mal à s'intégrer, à refaire des études, on est déjà majeur autrement dit on est mal barré pour espérer obtenir des aides surtout quand ce n'est pas l'asile votre cause d'arrivée dans un pays étranger. Ce parcours, banal en fait, mais qui conduit des milliers d'hommes diplômés à venir en France chaque année avec un visa quelconque depuis leur Afrique, Asie, ou d'un pays natal, puis à rester malgré l'échéance de leur titre de séjour. Les patrons mauvais payeurs, le travail au noir, les insectes des appartements loués chez les marchands de sommeil et l'eau glacée des douches. Il est vrai que l'immigration est un choix de vie, quand on se décide de quitter chez soi pour aller ailleurs, il faut bien s'attendre à des difficultés de tout genre. Mais ceux qui ont déjà de la famille, l'immigration pour ses hommes là est moins pénible car ils ont un toit où ils peuvent dormir, espérer manger le temps de trouver un départ, le temps de faire un saut dans la vie sociale. Et, dans ce désert que peut être l'immigration pour un homme, le dernier soutien devient le lien communautaire.

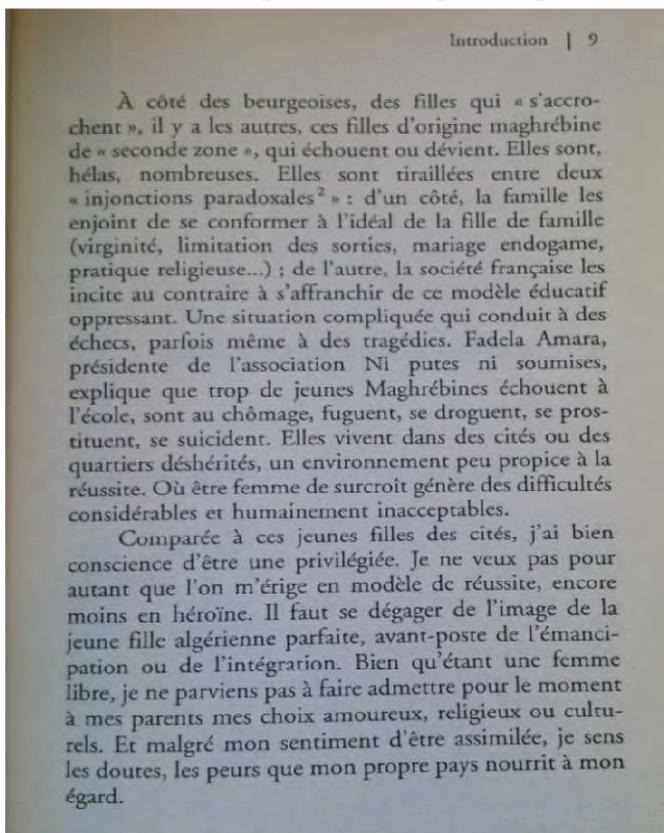
Document 1 , Extrait 2 : « Moi, MOHAMED, Esclave moderne »

Et les années passent. Malgré cette vie, l'homme fait des rencontres amoureuses. Une femme qui tombe enceinte. Un premier enfant qui naît, un deuxième. Leur scolarité qui doit commencer. Et une vie encore plus tiraillée entre existence légale et illégale. Avoir des limites dans beaucoup de domaines, ne pas être à la hauteur de satisfaire sa conjointe et ses enfants. L'immigration c'est aussi une nouvelle insertion sociale, essayé de vivre comme en Europe et pas en Afrique. Les études obligatoires pour les enfants, un père qui ne peut imposer son autorité vu sa situation administrative, ce n'est pas évident de s'en sortir d'avoir la force mentale et physique. La présence future de ses mômes qui formeront cette petite famille d'immigrés peut être un nouveau souffle de vie, une nouvelle raison de vie.



Document 2, Extrait 1 : « Comment je suis devenue une BEURGEOISE »

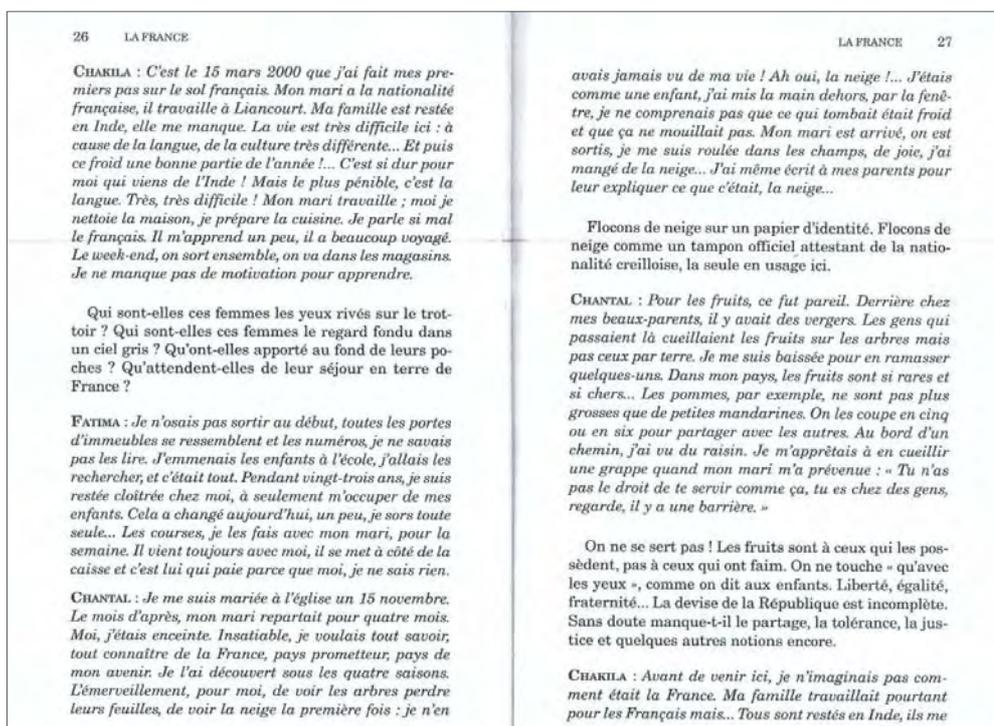
Ce livre est un récit de Rakika Zitouni. Elle nous raconte un témoignage qui échappe au regard misérabiliste de la société sur les Français d'origine étrangère. Elle nous raconte ainsi l'histoire d'un parcours individuel qui participe à la construction d'une France plurielle. Des parents purs arabes, habitant dans une jolie maison, très loin des cités, elle a été dans l'université, elle n'a manqué de rien, elle a su trouver une place dans la société, d'où l'appellation « Beurgeoise ». Sa double culture (Franco-algérienne) dont elle est fière ne fait pas l'unanimité pour les siens, son expérience personnelle illustre une manière dont les jeunes filles gèrent leur double culture qui passe inévitablement par une crise identitaire. Aussi complexe que peut être l'immigration chez les garçons ou la manière de vivre des immigrés en France, la vie des jeunes filles immigrés ou d'origine étrangère est aussi compliquée. On prendra l'exemple de l'immigration des jeunes filles magrébines qui multiplient les échecs scolaires, qui n'arrivent pas à s'intégrer, à trouver une place dans la société française. Elles ont leur culture, leur religion, ça ne facilite pas le fait de vivre dans un pays laïque. Vivant dans des cités ou des quartiers pauvres, elles sont souvent frappées par le chômage, la prostitution et le suicide... Comparées aux beurgeoises, elles n'ont pas la liberté de faire un choix amoureux ou religieux, ce n'est que de la généralité autrement dit de « les clichés » mais n'empêche ça reste quand même une réalité.



Document 3, Extrait 1 : « Nous, femmes sans frontière »

Il s'agit d'un livre contenant plusieurs témoignages de migrantes, écrit par Thierry Maricourt. Les différents témoignages sont faits par des femmes qui ont choisis de se regrouper au sein d'une association : nommée Femmes sans frontières et font des comparaisons entre leurs terres d'origine et leur quartier actuel : Creil. Dans cet extrait, 4 migrantes toutes d'origine différentes (Maghreb, Inde,

Congo, ...) nous font part de leur expérience qu'elles ont eu de l'immigration. Cet extrait nous a particulièrement intéressés car ces femmes nous font partager leurs ressentis, leurs états d'esprits ainsi que les choses « étonnantes » qu'elles ont découvert comme par exemple la première fois qu'une des migrantes a découvert de la neige ou lorsqu'elle a fait la découverte des régions de France.



Document 3, Extrait 2 : « Nous, femmes sans frontière »

28 LA FRANCE

manquent. Dans le quartier, il y a beaucoup de Tamouls, on peut parler. Mais ils ne sortent que rarement, à cause de la langue et... du temps !

NATHALIE : Voilà, je suis en France et... que je le veuille ou non, je suis bien obligée de m'adapter, je ne peux plus retourner dans mon pays. Ce n'est pas moi qui ai choisi la France. Tout s'est passé si vite, je ne savais pas que j'allais arriver ici. On m'a fait évader, c'était pendant la nuit, j'ai été hospitalisée. Rester à Brazzaville ? Impossible, je courrais le risque de me faire arrêter. Mon beau-frère m'a aidé à fuir. Où est-il ? Qu'est-il devenu ? Que Dieu l'aide ! Il a mené toutes les démarches pour que je vienne là, avec mon enfant. Il me l'a amenée ici, en France. Elle faisait des gastros et je crois que ma belle-sœur, qui la gardait depuis que mon mari et moi avions été arrêtés, n'en voulait plus. Trop jeune pour elle et de santé trop fragile. Quand je l'ai récupérée, elle avait deux ans, elle ne parlait même pas. Ce n'est qu'ici qu'elle a commencé à parler. « Si tu restes au pays, m'a dit mon beau-frère, tu auras des problèmes. La vie est faite de beaucoup de choses pénibles. Des histoires que tu ne peux pas croire et qui pourtant arrivent. » Je suis partie. La France ? Je me demande souvent si j'y suis heureuse.

CHANTAL : Avant d'arriver à Creil, je connaissais déjà la France. Ma sœur et moi, on faisait partie d'associations. Elle était à la Croix-Rouge. Je connaissais aussi la France par les religieuses. Les curés, là, étaient Français. Anglais, également, mais beaucoup Français. Je travaillais dans la bibliothèque de la paroisse, j'avais de nombreux contacts avec eux. J'aimais lire. Les religieuses nous racontaient d'où elles venaient. Pour moi, Paris, c'était une ville comme dans les films. Immense, illuminée, cosmopolite... Le bon côté de la France. Creil,

LA FRANCE 29

je me suis dit c'est un village. J'ai gardé longtemps cette bonne image. J'avais lu bien des livres mais pourtant je ne comprenais pas certaines choses. Les régions, par exemple. Le Languedoc, la Provence, la Picardie, qu'est-ce que c'était ? J'ai aussi beaucoup appris grâce à la télévision. À l'époque, les émissions instructives étaient courantes : « Bonjour Madame » et d'autres... Chaque semaine, le marchand de journaux passait dans sa camionnette, avec ses haut-parleurs. Je descendais, feuilletais ses magazines et ses bouquins, remontais chez moi avec de la lecture. Je prenais un magazine qui s'appelait Chez nous. « Il faut que je commence, je me disais, il faut que j'apprenne. » Je me suis abonnée. Une dame venait me l'apporter. C'est par les journaux et la télé que j'ai appris. Mon mari aussi, bien sûr, m'a aidée, et une copine, une Française, qui m'a appris beaucoup de choses. Mes réactions la faisaient rire. Elle et son mari venaient d'acheter une maison à Compiègne, un terrain plutôt, sur lequel ils ont fait construire. Il y avait un cerisier et moi, je n'avais jamais vu de cerise... Elle m'en a donné une et se moque encore de la tête qui a été la mienne alors. Je ne savais pas comment la manger. Les cerises, pour nous, c'était en boîte ou en pot, pour faire des gâteaux. Je n'osais pas la mettre dans ma bouche, je la tournais et la retournais entre mes doigts ! J'avais peur ? Elle n'imaginait pas que je n'avais jamais mangé de cerises fraîches. Encore aujourd'hui, à chaque fois qu'elle me raconte cette histoire, elle rigole.

Il y avait des vergers partout, me disait mon père quand nous passions par là. Poussaient des cerises, des pommes, des noix... Les gamins se régalaient. Venaient par bandes, un peu comme les oiseaux, dérober des cerises pas encore bien mûres par poignées. S'empiffraient et se sauvaient à toutes jambes quand un propriétaire

Chakila d'origine indienne, nous explique qu'elle a fait ses premiers pas sur le sol français le 15 Mars 2000. Elle nous dit qu'elle a vécu difficilement son intégration, déjà parce-que toute sa famille est resté en inde, mais aussi à cause de la langue française qui pour elle est très difficile mais qu'elle ne manque pas de motivation pour l'apprendre ! Chakila est marié avec un homme de nationalité française, elle nous explique que pendant que son mari travaille, elle reste à la maison pour la nettoyer et faire à manger. Dans son quartier, beaucoup de Tamouls y vivent, elle peut donc communiquer avec eux mais elle ne les croise que rarement.

Fatima d'origine maghrébine nous explique comment la langue française a été un véritable handicap pour elle venu s'installer en France. Elle nous explique comment elle a passé 23 ans cloîtrée chez elle avec pour seule activité accompagner ses enfants à l'école et revenir les récupérer. Fatima nous raconte qu'aujourd'hui elle ose sortir toute seule, mais que la présence de son mari reste indispensable pour certaine activités comme faire les courses, à cause de la barrière de la langue.

Nathalie d'origine congolaise nous raconte qu'elle est arrivée en France contre son gré, elle a fui de Brazzaville avec sa fille de 2 ans à l'aide de son beau-frère, elle explique qu'elle ne pouvait plus rester dans son pays natale car elle aurait eu des problèmes, elle courait le risque de se faire arrêter. Maintenant qu'elle est en France elle se demande souvent si elle est heureuse.

Chantal, d'origine mauricienne nous raconte qu'elle a vu en la France, un pays prometteur et plein d'avenir. Elle s'est marié à l'Eglise, s'est retrouvée enceinte, et seule pendant quatre mois, son mari étant reparti. Elle dit qu'elle a été émerveillée de découvrir la France sous les quatre saisons. Chantal nous fait part de son expérience avec la neige, c'était la première fois qu'elle en voyait, elle dit même en avoir mangé tant elle était intriguée. Elle qui avait l'habitude de cueillir des fruits à l'île Maurice, notamment des pommes pas plus grosses que des mandarines, fût surprise quand son mari lui expliqua qu'ici elle n'avait pas le droit de se servir n'importe où, car ils appartenaient à ceux qui les possèdent et non à ceux qui ont faim. Chantal explique que quand elle habitait à l'île Maurice, elle connaissait déjà un peu la France de par les curés français qu'elle rencontrait. Lorsqu'elle est arrivée en France, elle lisait des livres mais ne comprenait rien aux régions de France. Elle dit aussi avoir beaucoup appris grâce à des émissions instructives télévisées et des magazines. Chantal évoque une anecdote, où

une amie s'est moquée de la tête qu'elle a fait à la vue d'une cerise, elle qui avait pour habitude d'en voir en boîte ou en pot, n'en avais jamais vu des fraîches.

Document 4, Extrait 1 : Hawa Camara

Nous avons choisis le livre « elles l'ont vécu- Les femmes maliennes de Montreuil témoignes » car c'est un recueil de témoignage de femmes maliennes immigrantes en France. Elles expriment leurs ressentis, les difficultés rencontrées, leurs modes de vies... Ce recueil est essentiel pour la réponse de notre problématique, car il nous donne un aperçu de la vision de la femme portée sur l'immigration. Nous avons choisis trois témoignages issue du chapitre « Immigration : se battre et essayer de comprendre » racontés par trois femmes qui sont Hawa Camara, Fatoumata Sow et Djenné Ba. Chacune d'entre elles racontent une anecdote ou expriment un sentiment ou encore font une comparaison entre le mode de vie Africain et européen...

Immigration : Se battre et essayer de comprendre

HAWA CAMARA

Il y a plus de couples maliens issus de mariages forcés ou arrangés en France qu'il y en a aujourd'hui à Bamako parce que ce sont des villageois qui sont venus en France. En Afrique, l'homme ne prend jamais de décisions seul : ici, c'est parce qu'ils sont immigrés que les hommes prennent les décisions seuls. Au village, quand ils se réunissent pour délibérer, ils se donnent un autre rendez-vous pour avoir le temps de consulter les femmes. Mais comme la femme africaine est soumise, même si elle a une bonne idée, elle va dire à 80 % : « Je suis d'accord avec mon mari. » Dans une ville, ce qui est difficile, c'est que personne ne connaît personne. Ça nous a déboussolées au début. Comme on était en manque de famille, on en a fabriqué. Mais parfois, ce n'étaient pas avec les bonnes personnes. On a choisi quelqu'un d'un village qui n'a rien à voir avec la famille pour le substituer au frère ou à la sœur absents. On a reconstruit la vie de l'Afrique ; mais en Afrique, ce sont des vraies familles. Ceux d'un même village, on dit que c'est la famille. Je suis toute seule à Montreuil et quand je vois quelqu'un de mon village, je vais dire : « C'est mon frère. » Parfois, on nous dit : « C'est ton frère ? Ton cousin ? Vous n'avez pas le même nom ! »

FATOUMATA SOW

Mon mari, il a eu peur parce que je parle français, je comprends tout ce qui se dit, parce que je suis allée à l'école. Lui non. Ses copains l'ont mis en garde : « Une femme instruite ! Il ne faut pas la laisser tranquille, si tu la laisses travailler, eh bé, ça y est, elle va partir ! » Et en plus, je suis née à Bamako, je ne suis pas née dans la brousse. J'ai tous ces chapeaux. Il suffit que je fasse un truc, même simplement aller voir une copine, et

mon mari, il ne veut pas. Tout le temps, c'est comme ça, il me « serre » ! Et puis je pense à ce que m'ont dit mes parents et je me renferme sur moi-même. Je n'arrive pas à sortir, à parler avec quelqu'un. Je n'avais pas d'amie à cette époque. Je ne connaissais personne. Je pleurais, je pleurais. Et puis ça passait, et je continuais.

HAWA CAMARA

On ne connaissait que notre culture d'origine, et en découvrir une autre, ça, c'était une richesse. Mais maintenant, je crois qu'il faut savoir digérer. Et reconnaître que s'adapter à une autre culture ne veut pas dire laisser tomber tout ce que l'on a appris auparavant. Ce qui a été très très dur pour moi, au début, c'étaient les critiques qu'on nous portait. Je l'ai vécu comme un frein. Ce que l'on savait, ce que l'on faisait, ça n'allait jamais. C'était exagéré de nous dire tout le temps : « C'est pas bon ! » Ma culture m'appartient, et si ça ne va pas, tant pis, c'est ma culture et je la garde. Et si la vie était à refaire, ou si je devais aujourd'hui affronter une personne qui n'a pas la même culture que moi et qui critique ma façon de penser, je lui dirais : « Ce que tu connais, c'est bien ; mais il y a aussi d'autres façons de faire. » La plupart du temps, on ne nous a pas dit cela, on nous a dit : « C'est pas bon ! C'est pas bon ! » Je me rappelle que, quand j'ai pris mon troisième enfant par une main, à la PMI, ils ont tous crié : « Son petit bras, tu vas le casser ! C'est pas comme ça qu'il faut prendre un enfant ! Qu'est-ce que c'est que ça ! » Je n'osais pas les contredire. Tu mets l'enfant sur ton dos et on te dit : « Sa petite tête, elle est de travers ; ses jambes, elles sont trop écartées ! C'est pas bon pour ses reins, pour son dos ! » Rien n'était bon. Et, quelques années plus tard, j'ai vu en France tous les bébés collés sur ...

L'ASSOCIATION DES FEMMES MALIENNES DE MONTREUIL - 79

Elle explique qu'au Mali toutes les décisions ne se font jamais seuls mais toujours en famille. On en déduit donc l'importance de la famille en Afrique. La concertation, le partage, l'entre-aide fait partie de la culture africaine. Elle nous explique qu'elle fut complètement déboussolée quand elle est arrivée en France à cause du manque de famille, à un point où elle dû la « fabriquer ». C'est à dire qu'elle s'est approprié des frères et sœurs sous prétextes qu'ils et elles étaient issue du même village alors qu'en réalité ces derniers n'avaient pas du tout de liens familiaux. Mais elle s'est senti obligée d'essayer de reconstruire la vie d'Afrique.. De plus elle explique que la compréhension d'une nouvelle culture est une richesse pour elle. Mais le plus dure n'était pas de s'adapter à cette culture, le plus était que la culture s'adapte à elle. En effet elle cite dans son témoignage que les critiques faites sur sa manière de faire et sa manière de penser étaient des freins pour elle et pour rien au monde, elle reniera sa culture, ses origines... Elle s'est donc adaptée à cette nouvelle culture sans pour autant oublier ce qu'elle a appris auparavant.

Fatoumata Sow

Quant à elle, explique que son mari eu très peur quand ils sont arrivés en France, car Fatoumata naquit à Bamako et non dans la brousse (au village) contrairement à son mari. Elle a donc fait des études et dès son arrivé en France elle connaissait déjà la langue. En outre une femme instruite n'est jamais bon signe, car si elle travaille et elle pourra partir, telle était la manière de penser de son mari. De surcroît, juste le fait de sortir voir une copine s'avérait difficile et à part se renfermer sur elle-même et pleurer, elle ne put rien faire.

elles l'ont vécu

DJENNÉ BA

En Afrique, on ne se rend pas compte de ce qui nous attend

ACTUALITÉ

Tandis que le livre était en cours de réalisation, le Mali est tragiquement passé sur le devant de l'actualité : instabilité politique, exactions dans le nord du pays, augmentation dramatique du coût des denrées alimentaires avec son cortège de drames humains, interventions étrangères, etc.

L'Association des femmes maliennes de Montreuil est très inquiète pour l'avenir de leur pays, pour les Maliens, notamment pour ceux qui vivent dans le nord. Comme elle l'avait déjà fait précédemment pour le Japon à la suite du drame de Fukushima ou pour le tremblement de terre en Haïti, elle a décidé de faire un don financier au Secours populaire qui, au Mali, assiste les populations en grande difficulté.

J'ai quitté Bamako en 2001, seule et enceinte. Mon mari et mes neuf enfants étaient restés au pays, plus un enfant adoptif, un orphelin dont les parents sont décédés – il avait trois mois quand son père est mort, six quand sa mère est décédée à son tour. Je les ai quittés pour venir travailler ici. Quand il n'y a rien dans la famille, c'est une difficulté. En général, en Afrique, les gens qui ne réussissent pas, on les envoie « à l'aventure ». Celui qui va à l'aventure va être sérieux parce qu'il n'a plus de papa ni de maman pour s'occuper de lui ; il doit travailler pour manger. Quand tu arrives dans un pays comme la France et que tu ne sais pas parler la langue, c'est une difficulté. On ne se rend pas compte de ça, en Afrique.

Quand tu n'as pas de papiers en France, c'est une difficulté. On ne se rend pas compte de ça non plus, en Afrique. Quand on est là-bas, on ne voit que des émigrés qui font le va-et-vient. Je ne connaissais personne en arrivant en France. En arrivant à l'aéroport, j'étais malade. C'est une dame que j'ai vue à l'aéroport qui m'a aidée. Je lui ai dit : « Vous parlez bambara ? » Elle m'a dit : « Oui ». Je lui ai dit : « Tu peux m'aider, s'il te plaît ? » Elle s'appelle Bintou Dafé, je ne l'oublierai jamais. Elle m'a amenée chez elle. Je ne la connaissais pas, elle ne me connaissait pas. Elle m'a hébergée, chez elle, à Villepinte. J'ai eu la chance de tomber sur des gens comme Denise Ridard, Élisabeth Buniot, Jean-Jacques Serey,

Jean-Pierre Brard, Hawa Camara, qui m'ont aidée. Denise Ridard est venue me chercher à l'hôpital et m'a amenée à la Maison mère-enfant, à Montreuil, où j'ai été hébergée jusqu'à ce que j'accouche. C'était très dur. Quand on est en Afrique, on ne sait pas. Quand on vient, on sait. Hawa a dit : « C'est toi qui vois. Si le cœur te dit de retourner, retourne au pays. Si le cœur te dit de rester ici, reste. Mais les papiers, ce ne sera pas pour aujourd'hui. » Quand on est là-bas, on a envie de venir en France. C'est l'erreur que tout le monde commet. Il y a beaucoup de gens qui regrettent aujourd'hui d'avoir fait cela. Pour avoir le visa, c'est dur. On est des milliers, ce n'est pas facile. L'association m'a beaucoup soutenue. Je ne l'oublierai jamais. J'ai accouché



d'un garçon qui a 10 ans aujourd'hui. Il s'est déjà rendu en Afrique. Il est allé aux champs, il est allé chercher de l'eau au puits, à dos d'âne. Il aime l'Afrique. Il veut toujours envoyer des choses là-bas. J'ai suivi des cours d'alphabétisation pendant cinq ans. Je travaille aujourd'hui comme aide à domicile auprès de personnes âgées. J'ai appris beaucoup de choses, sur

la prise de médicaments, la maladie d'Alzheimer, l'alimentation... Je me suis même occupée d'une personne de 110 ans. Tous les ans, je rentre au Mali. J'ai tout fait pour que mes enfants me rejoignent en France. Mais ils n'aiment pas ce pays parce que leur maman y a souffert. Ils veulent y faire leurs études et, après, rentrer monter leurs projets en Afrique. La plus âgée de mes enfants a 27 ans. Elle va avoir son deuxième enfant. Ma deuxième fille était mariée dans le nord du Mali. J'ai réussi à la faire venir ici, il y a un an. Quatre mois après son départ du pays, la guerre éclatait. Elle a accouché en France. Elle a perdu tous ses biens. Son mari qui est parti de chez eux avec une chemise et un pantalon vit toujours au Mali. Il habite

maintenant chez un cousin, à la campagne. Il n'a pas vu son fils depuis qu'il est né. Le petit vit chez moi. Un jour, je rentrerai au Mali. Je veux d'abord monter un projet de maraîchage. Mon mari a commencé à travailler. Il est vigile, ce n'est pas facile. Il a été agressé par huit personnes et il est allé à l'hôpital. Comme il est diabétique, il s'est fait opérer trois fois, il fait le va-et-vient entre les deux pays. Aujourd'hui, ça ne va pas du tout au Mali. On espère qu'il n'y aura pas de guerre civile.

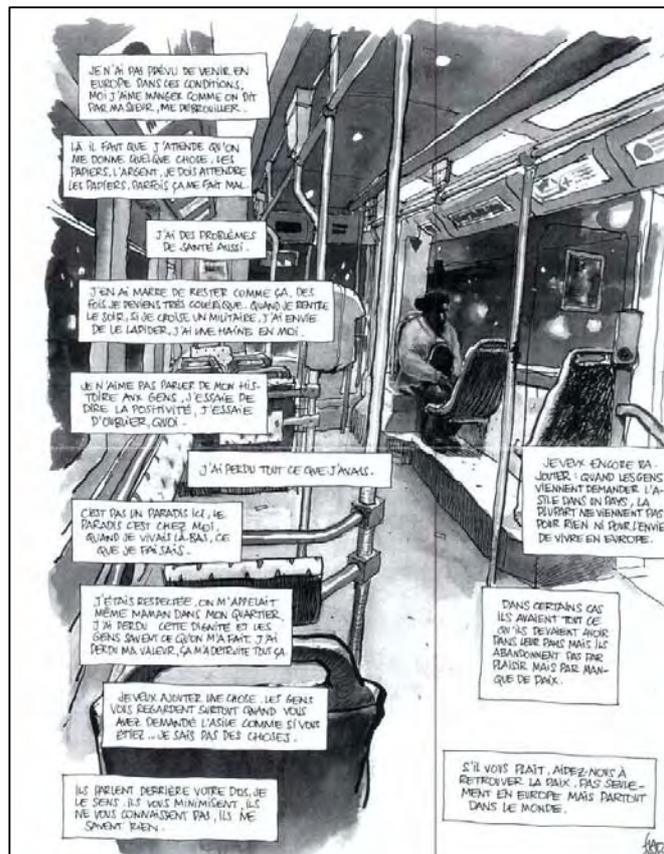
Elle nous raconte son immigration en France. Partie de rien, elle décida de venir en France toute seule ou à deux avec son bébé qu'elle portait dans le ventre. Ne connaissant ni langue ni personne, elle eût la chance de tomber sur une âme charitable provenant elle aussi du Mali qui décida de l'héberger alors qu'elle ne la connaissait même pas. Djenné Ba nous explique qu'on n'imagine pas les difficultés qu'on peut recentrer lors d'un voyage comme celui-ci. Elle cite « Quand on est là-bas, on a envie de venir en France. C'est l'erreur que tout le monde commet » néanmoins elle a su combattre l'adversité. Elle a suivi des cours d'alphabétisations pendant plus de cinq ans et elle est désormais « aide à domicile pour les personnes âgées ». En revanche elle souhaite rentrer au Mali un jour, mais avant elle voudrait réaliser ses objectifs. En conclusion, ces témoignages sont très touchants et très intéressants pour la réponse de notre problématique. On peut en déduire que les femmes immigrantes ne rencontrent pas forcément les mêmes difficultés, elles n'ont pas les mêmes attentes et elles ont des raisons différentes d'immigrer comparé aux hommes immigrants.

Document 5 : Immigrants

C'est un recueil de témoignages, treize au total, au format de bande-dessinées. Nous avons choisi ce livre car la couverture nous a attiré et nous donnait quelques informations. Nous avons de suite remarqué qu'il y avait treize témoignages recueillis par treize auteurs de bandes-dessinées sur le thème de notre projet. Dans ce livre, nous avons sélectionné trois extraits, de trois témoignages différents.

Extrait 1 : Le premier est tiré du témoignage, Hélène, le papier.

Hélène est issue de l'immigration Africaine. Nous avons choisi cet extrait car nous voulions montrer une autre facette de l'immigration, à savoir, la demande d'asile, ce qui engendre d'autres ressentis, et une expérience différente. A travers les pensées de cette femme, nous constatons qu'elle ne vit pas très bien ce grand changement, et surtout qu'elle ne l'a pas voulu, c'est aussi ça l'immigration ! Les personnes demandant l'asile, ne veulent pas quitter leur pays, mais ils en sont obligés, pas par plaisir mais par nécessité. C'est le cas d'Hélène dans cet extrait. Elle dit avoir quitté le paradis, son pays, elle dit aussi avoir tout perdu.



Extrait 2 : Il est tiré du témoignage, Renato, mon père.

Cet témoignage explique l'immigration d'une famille Portugaise, vu par un enfant. Le père est d'abord venu en France par manque de revenus au Portugal, il a par la suite expatrié le reste de sa famille, sa mère et ses enfants quelques années plus tard. Nous avons choisi cet extrait car nous voulions montrer l'immigration vue par un enfant. Ses ressentis, mais aussi ce qu'il pense des ressentis de ses parents.

D'après le jeune garçon, pour ses parents, avoir un endroit pour dormir c'était le bout du monde, alors que pour lui c'était une vision totalement différente. Pour lui, tout était plus beau qu'au Portugal, il avait de quoi s'habiller, se chausser, il connut même la télévision. Dans ce contexte-là, la vision des parents et de l'enfant, pour les parents, la misère est toujours présente malgré leur immigration en France, pour l'enfant, nous avons l'impression qu'il se n'aperçoit de rien, que de toute façon c'est toujours mieux qu'au Portugal.



Extrait 3, Il est tiré du témoignage, Hamid, le syndicat

Hamid est issu de l'immigration Marocaine. Dans ce témoignage, un homme raconte son arrivée en France, avec toutes les difficultés rencontrées. L'extrait retenu est son enfance, non seulement car il a immigré à cette période de sa vie, mais aussi car il a essuyé de lourdes critiques. Comme le démontre l'extrait ci-dessus, il était rejeté par les enfants français. Certains ne voulaient pas l'approcher de peur de devenir noir tandis que d'autres lui disaient qu'il avait de grosses lèvres. A la suite de cet évènement il a demandé à sa mère de lui couper les lèvres. Nous avons choisi cet extrait car il est raconté par un homme dont les souvenirs de son enfance restent amers.



Références

Document 1 : Djénane KAREH TAGER et Mohamed KEMIGUE (2012), « Moi, Mohamed, esclave moderne : la vie quotidienne d'un sans papier », PLON.

Document 2 : Razika ZITOUNI (2005), « Comment je suis devenue une beurgeoise », HACHETTE LITTÉRATURE.

Document 3 : Thierry MARICOURT et Rose HEMMAN (2006), « Nous, femmes sans frontière », L'HARMATTAN.

Document 4 : Association des Femmes Maliennes de Montreuil (2013), « Elles l'ont vécu », RHUBARBE.

Document 5 : Christophe DABITCH (2010), « Immigrants », FUTUROPOLIS.

NOTES DOCUMENTAIRES

Témoignages de l'arrivée des migrants, leurs sentiments

#TeamAGMY

Nous avons choisi le thème de l'arrivée des migrants et de leurs ressentis, que nous présenterons avec leurs témoignages. C'est un choix que nous avons fait car dans notre groupe beaucoup ont eu des témoignages de migrants nous nous sommes directement senties visés et proches lorsque nous lisons des témoignages. Nous avons pris les ouvrages suivants pour sensibiliser à notre thème qui montrera différentes manières d'aborder l'arrivée des migrants, leurs sentiments et les changements auxquels ils ont pu être confrontés :

Document 1 : Lin Yu « *Une chinoise à Paris* »

Dans ce texte, le protagoniste raconte son arrivée à Paris. Une bien belle découverte dont elle est ravie. Les conditions de son arrivée sont des plus propices, en avion et accompagné. C'est un témoignage positif sur sa migration.

Mots clés : Découverte, rêve, voyage.

Document 2 : Farid Haroud « *Premiers jours en France* »

Ce récit nous raconte l'arrivée difficile en France d'un migrant. En effet, dès son arrivée il est rapidement confronté à la douane locale, c'est la désillusion une fois entrée dans le pays. Lui qui croyait se rendre dans un paradis, se retrouve à dormir avec des inconnus et se rend compte que la vie qui l'attend n'est pas à la hauteur de ses espérances. Il découvre une France raciste, dont il en gardera un mauvais souvenir.

Mots clés : Désillusion, racisme, mal à l'aise.

Document 3 : Antonio Fonseca « *La rage de survivre* »

Ici encore, le migrant vit difficilement son arrivée. La police douanière le pousse à bout en lui posant de nombreuses questions. Cela l'insupporte et il se met en colère. La discrimination du policier lui laissera un souvenir amer de son arrivée en France. Encore un souvenir négatif.

Mots clés : Colère, passeport, douane, discrimination.

Document 4 : Pierre Rabhi « *Du Sahara aux Cévennes* »

Dans ce texte il s'agit d'un homme qui part de son pays pour mieux vivre, trouver du travail, il y trouve en fait le malheur dans l'immigration en grande partie à cause de son passeur qui exploite toutes les personnes qui ont fait appel à lui au maximum.

Mots clés : Passeur, voyage, fille (sa fille raconte son récit).

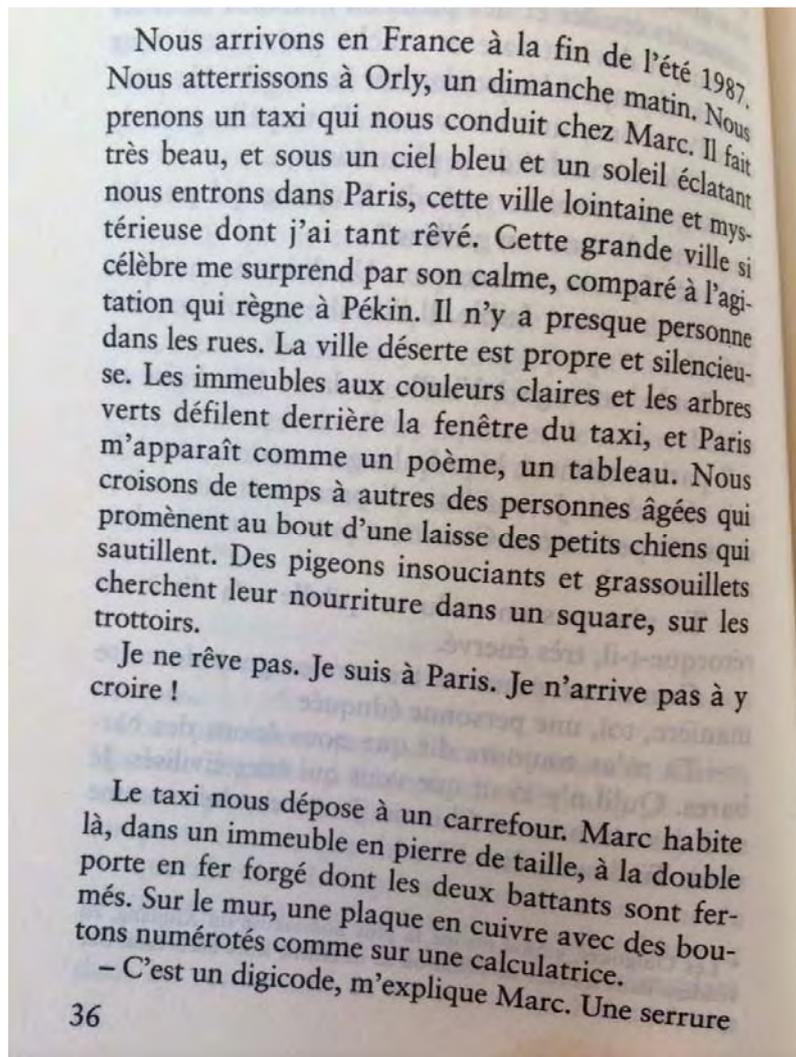
Document 5 : Christine Fontaine et Michel Jondot « *Maghrébines en exode* »

Ici il s'agit d'une maghrébine étant déjà venue en France mais qui n'appréciait pas le pays. En y revenant pour y habiter elle l'aime de moins en moins ses habitudes ne peuvent plus être les mêmes et les points forts comme le muezzin qui récite la prière lui manquent.

Mots clés : Mal du pays, religion, foyer.

Document 1:

Dans ce texte, le migrant qui arrive en France par avion y décrit son arrivée à Paris. Il est très surpris par les différences qu'il trouve entre Paris et Pékin, le calme qui y règne, et le peu de personnes qu'il croise. Il a du mal à réaliser qu'il est à Paris, il n'en revient pas. Dans cet extrait on peut voir qu'il est surpris à son arrivée, et rien ne nous indique qu'il est déçu, au contraire il a plutôt l'air content. Ce texte parle donc de la première impression d'un migrant qui arrive en France, ce qui est en étroite relation avec notre thème choisi.



Document 2 :

A la différence du texte 1, dans celui-ci le migrant vit les choses autrement. En effet, de par le contexte, la guerre d'Algérie, et le « racisme » des policiers Français à son égard, Mr Mebtouche a un avis bien à lui sur la France. Au début, il était ravi d'être enfin en France et de fuir la guerre. Mais il est vite rattrapé par les tensions à son arrivée. Lui aussi est très tendu, quand il passe la douane. Il obtient alors son papier Accès libre, lui ouvrant les portes du pays. Au début, quand il fréquente les Français en arrivant sur Lyon il les trouve très gentils, mais au fur et à mesure qu'il se rapproche de sa destination, il ne trouve que des immigrés avec lui, dans un quartier entièrement Algérien et Africain. Il s'y sent mal à l'aise, et passe la soirée avec un cousin de son oncle. Il découvre que les Français n'aiment pas les arabes.

« 8 heures du matin le 29 septembre 1964. J'ai vu les côtes françaises, des montagnes comme celles de la Kabylie et un pont semblable à celui d'Alger. J'étais heureux de toucher au paradis et tremblant à la peur d'en être rapidement écarté. Le douanier kabyle à Alger m'avait prévenu : « Bonne chance à Marseille. »

Nous avons débarqué puis nous avons été parqués dans un hangar. Deux ans après l'indépendance de l'Algérie, les autorités françaises refoulaient beaucoup d'Algériens aux frontières. Face à nous de nombreux policiers, très énervés, très agressifs ; j'avais l'impression de revivre des scènes de la guerre lorsque, au village, l'armée chassait les fellaghas. Un policier a crié plus fort que les autres : « Toutes les personnes qui sont une feuille de paie vous vous mettez à droite ; les touristes, à gauche. » J'étais séparé de mon oncle qui, avant de se mettre dans la file de droite, m'a glissé à l'oreille : « je vais sortir avant toi, si tu passes on se retrouve dehors, sinon embrasse ta mère pour moi et bon voyage ». J'étais très tendu. Un policier s'occupait de nous un par un. Quand ce fut mon tour, je lui ai présenté mes papiers et il m'a dit : « Monsieur Mebtouche, vous allez vous présenter au guichet M. » J'ai cherché du regard la lettre M et je me suis dirigé vers le bon endroit sans

demander d'aide, mais le policier ne me lâchait pas, il m'a suivi jusqu'au douanier. J'ai déposé une nouvelle fois tous mes papiers et là le douanier s'est adressé au policier : « Celui-là, il a tout ce qu'il faut, qu'est-ce qu'on fait ? » « Il lui manque quelque chose ; avez-vous vos deux cents francs, Monsieur Mebtouche ? » me demanda le policier. J'avais le poing serré et je l'ai tendu vers lui. J'ai ouvert la main, au creux de ma paume deux billets de cent francs pliés en huit m'ouvraient les portes du pays. Le policier m'a demandé de le suivre, il m'a donné un papier sur lequel était inscrit « accès libre » - j'ai surtout déchiffré le mot « libre ». Sur le quai, il m'a donné une tape amicale sur la tête et m'a dit : « Bonne chance, petit. »

Je me retrouvais enfin en France, j'avais rejoint mon oncle et je regardais partout ; les bâtiments, les rues propres, les voitures.

Dans le bus, je voyais des femmes aux jambes nues. A la gare Saint-Charles, je ne m'étais même pas senti dépaycé tant les descriptions qu'on m'en avait faites étaient précises. Dans le train, je fus marqué par la politesse des gens. Pour une fois, on me disait « excusez-moi, monsieur » pour un simple frôlement avec une valise. J'ai voyagé debout, le nez collé sur la vitre – je pourrais même dire la vitrine. Durant le trajet, j'ai quand même remarqué que mon oncle, si vantard en Algérie, rasait plutôt les murs en France ; il faut dire qu'il ne parlait pas du tout la langue. Lyon, gare de Perrache, terminus. Nous avons quitté le train pour le bus numéro 26. Mais plus le bus avançait, plus je voyais des Nord-Africains monter et plus je voyais des Français descendre. Cela m'inquiétait. Nous sommes descendus place Gabriel-péri, une place que tout le monde appelait encore de son ancien nom, « place du Pont ». Et là s'agglutinaient des immigrés par centaines. Les restaurants, les épiceries, la musique qui sortait des magasins, tout rappelait l'Algérie que je venais de quitter et, contrairement à ce qu'on pourrait penser, cela me mettait mal à l'aise. Mon oncle m'a conduit à l'endroit où je devais loger, le meublé promis en Kabylie était en fait un hôtel de passe des plus insalubres. Heureusement, il n'y avait plus de place pour moi alors l'oncle m'a confié à un de ses cousins. J'ai passé ma première soirée avec trois Kabyles que je ne connaissais pas. Nous avons diné d'un couscous kabyle dans un restaurant kabyle, en écoutant de la musique kabyle. Excédé, j'ai lâché : « Mais ils sont où les Français ? » Un des trois m'a répondu en riant « ici, c'est la France des Arabes, la France des Français elle est de l'autre côté du Rhône, place Bellecour. » Puis ils ont repris leur conversation moitié en français, moitié en kabyle, et j'ai entendu pour la première fois un mot qui n'existe pas dans notre langue : « raciste. » J'ai demandé, on m'a expliqué : « les Français n'aiment pas les Arabes. » J'ai repris spontanément : « Mais nous, nous sommes kabyles ! » Rire général. »

Document 3 :

Dans ce texte, l'expérience est quelque peu similaire avec le migrant précédent. Il a aussi une mauvaise expérience de la douane. Le douanier, peu sympathique, lui pose beaucoup de questions pour essayer d'avoir une raison de ne pas le laisser passer. Finalement, il obtient asile en France et arrive à la gare d'Austerlitz. Il a une mauvaise image de la France, notamment à cause de son arrivée et la police douanière qui lui cherche la petite bête.

— Surtout, ne bougez pas ! On reviendra vous prendre.

Et ils attendaient toute une journée. Il leur arrivait même de rester près de deux jours sans voir personne, installés dans une étable avec un saucisson pour cinq. Pas de pain, pas d'eau et la peur au ventre, car ils n'avaient aucune certitude de ce qui allait leur arriver après.

Les réserves de nourriture s'épuisaient. Ils avalaient de la neige pour se désaltérer. L'un d'eux, malade, fut abandonné dans une bergerie avec un autre compagnon, chargé d'attendre un nouveau passeur.

Mon père se souvient encore aujourd'hui de ces moments d'angoisse terribles durant lesquels les minutes paraissaient des heures et les heures des journées

Document 4 :

Ces hommes ont vécu une terrible immigration, ils sont devenus ce que j'appelle des travailleurs 'esclaves' en France. Ils étaient ballotés tel que des objets sans rien en retour. Ces hommes n'ont pas été surpris, étonnés, dépassés ou encore émerveillés, pas du tout. Ils sont arrivés dans de mauvaises conditions, la peur au ventre sans aucun point de repère ou de soutien. Rien pour les aider dans leur dur labeur. Ils sont arrivés à l'aide d'un passeur, de façon illégale dans certaines conditions qu'on ne pourrait même pas qualifier d'humaines. Je voulais parler de ces cas honorables qui pour mieux vivre seraient prêts à perdre la vie dans une épreuve comme celle-là.

En principe, je dois revenir dans trois mois.
Nous devons prendre le train à Vilar Formoso où le taxi nous dépose, mais de nouveau, nous voici aux prises avec la douane.
L'Agent de police examine attentivement les passeports. Il rend celui de mon oncle Domingos et lui fait signe de passer, celui de mon oncle Agostinho, puis celui d'Eduardo, qui eux aussi s'éloignent de quelques pas. Enfin, il a le mien entre les mains, ce passeport tout beau, tout neuf, trop neuf sans doute. Il le feuillette et commence à poser des questions :
— Où vas-tu ? En France ?
— En France, oui.
— Que vas-tu faire ?
Il n'y a rien d'autre à faire que répondre aux questions, ce que je fais.
— Je vais passer un mois là-bas. Des vacances.
— Tu vas chez qui ?
— Chez mon oncle. (je désigne Domingos)
— Il habite une maison ou une baraque ?
Si mes réponses sont de plus en plus brèves, c'est qu'elles ont de plus en plus de mal à passer à travers la colère qui m'étouffe. J'articule péniblement :
— Une maison.
— Quel travail fait-il ?
— Il est dans la construction civile.
— Combien d'argent emportes-tu ? Montre-moi tes mains. (Petit test : étaient-ce des mains calleuses ou des mains d'étudiant ?)
Cette fois, la coupe est pleine, et je retrouve la parole, une parole incisive et arrogante :
— Pourquoi toutes ces questions ? Mon passeport

58

est valable, non ? Il est tout ce qu'il y a de plus légal. C'est une manière de traiter les gens après quarante-deux mois de service militaire. Quarante-deux mois au service de mon pays ! Ça ne représente rien pour vous ?
Me voici lancé, et ce beau discours n'arrange en rien mes affaires. Ce policier ne veut rien savoir, en appelle aux collègues de la PIDE qui m'emmènent dans leurs locaux. Quelques minutes plus tard, ils sont plusieurs à poser des questions, tandis que les oncles et le cousin attendent toujours.
Bien entendu, ils finissent par me lâcher et me rendre mon passeport, mais le train est parti.
Qu'à cela ne tienne ! Nous irons le chercher en Espagne, à pied, et la valise sur l'épaule !
Vingt-quatre heures plus tard, je découvrirai enfin la gare d'Austerlitz, le métro et la gare Saint-Lazare dans une série d'images brouillées et rapides où l'essentiel à retenir était le dos de l'oncle Domingos qu'il ne fallait pas perdre de vue.
La maison de mon oncle se situait dans les Yvelines. Voilà déjà plusieurs années que mes oncles travaillaient en France, dans le bâtiment, et nous espérons bien, Eduardo et moi, trouver très vite un travail. Nous n'étions pas venus faire du tourisme.
Les premiers jours, bien qu'aidés par l'oncle Domingos, nos recherches furent vaines.
Le cinquième jour, on nous signala un compatriote, chef d'équipe dans une entreprise, qui peut-être pouvait nous aider.
Toutefois, Santos (c'était son nom)...

Document 5 :

C'est le témoignage d'une femme qui doit suivre son mari dans son immigration ce qu'elle a déjà vécue et quelle n'a pas appréciée elle se retrouve une nouvelle fois dans cette situation. Cette femme a été complètement dépassée, du comment elle tiendra sa maison à pourquoi le muezzin (orateur de la prière musulmane aux heures des prières) d'habitude si important ne chante pas. Elle vivait avec des animaux, ici elle était aussi étonnée de ne plus entendre de bruits d'animaux, même autres que les siens. Non ici c'était des bruits pas commodes tels que des robinets... C'est un dépaysement qui la fait complètement douter d'elle-même, de sa force et de sa capacité à s'adapter.

Le muezzin n'avait pas chanté



«Intimité»
dessin d'Adrian FRUTIGER

Je me faisais du souci. Comment allais-je m'y prendre pour la cuisine, le ménage ? Je ne pouvais pas aller faire de courses. Chez nous une femme ne sort pas toute seule. Et puis je ne savais pas un mot de français. Pourtant j'ai vécu là pendant presque deux ans. Rencontre. Intimité. Tendresse. Je ne savais pas ces mots-là;

maintenant je les connais et je m'aperçois que j'ai vécu tout cela. Je les sens au bout de mes doigts quand je tisse. Est-ce que je recommencerais si c'était à refaire ? Quand je vois comment je suis logée aujourd'hui je me demande comment j'ai pu tenir.

Le lendemain mon mari se levait à cinq heures pour aller au boulot, comme tous les jours. J'étais réveillée mais il ne le savait pas. Je l'ai vu faire ses ablutions au robinet avant sa prière. Je trouvais bizarre que le muezzin n'ait pas chanté. Et le chant du coq ? Il n'y a pas d'animaux ici en France ! Du bruit, pourtant, il y en avait : les robinets des autres chambres, le bruit des transistors, la chasse d'eau sur le palier.

Au plafond, au bout d'un fil, une petite lampe : ça donnait une drôle de forme à tout ce que je voyais : je me sentais loin, loin ! Quand quelqu'un me dit aujourd'hui « je suis perdu », je le comprends. Mon mari a terminé sa prière. Je me suis levée à mon tour. On n'avait pas lavé nos assiettes la veille. J'ai fait la vaisselle. Pas possible de mettre un pied par terre. Entre le lavabo

Références exploités :

- ✚ Document 1 : Lin Yu (1991) « *Une chinoise à Paris* », B.BARRAULT
- ✚ Document 2 : Farid Haroud (2005) « *Premiers jours en France* » Paris autrement
- ✚ Document 3 : Antonio Fonseca (1996) « *La rage de survivre* » Mame / Payot
- ✚ Document 4 : Pierre Rabhi (2002) « *Du Sahara aux Cévennes* » Albin Michel
- ✚ Document 5 : Christine Fontaine et Michel Jondot (2007) « *Maghrébines en exode* » Orléans, rencontre et dialogue.

NOTE DE SYNTHÈSE

Qu'est-ce qu'une institution culturelle ? Le cas du musée de l'histoire de l'immigration

#TeamDMLN

Introduction

Pour répondre à la question « Qu'est-ce qu'une institution culturelle ? », nous étudierons le musée de l'histoire de l'immigration. Pour cela, nous vous présenterons, dans un premier temps, le musée et ses activités en précisant comment elles sont réalisées et par qui. Nous vous parlerons également de l'exposition « Album » que nous avons visités en détaillant la manière dont elle a été réalisée et pour quels motifs. Ce qui nous permettra d'aborder la problématique suivante : comment une institution culturelle se sert de la bande-dessinée pour dévoiler l'immigration ? Dans un second temps nous parlerons du point de vue développé par le musée de l'immigration sur la question de l'immigration, puis nous apporterons des précisions sur la fonction sociale d'une institution culturelle. Pour finir, nous ferons une analyse sur ce que le musée de l'immigration ne traite pas.

Mais, avant cela, qu'est-ce qu'au juste une institution culturelle ? Elle a pour fonction de conserver un patrimoine ou une mémoire, et de le communiquer avec une population en prenant appui sur des organismes publics, parapublics et privés. Un Musée, un Palais, un Opéra, une Foire international d'art contemporain, un Théâtre, un Festivals, ou encore une Ecole d'art sont des institutions culturelles. Chaque institution culturelle a sa propre histoire, la plupart d'entre elles sont liées à une histoire nationale, régionale ou locale.

Contrairement aux entreprises industrielles, ou commerciales, une institution culturelle ne mesure pas sa performance par rapport aux profits qu'elle réalise, mais par rapport au nombre de visiteurs et surtout par sa capacité d'interaction. Cela permet d'indiquer la rentabilité des financements nécessaires pour qu'elle remplisse sa fonction. Les institutions culturelles offrent un apprentissage libre et désintéressé partial, mais bien assimilé par le fait qu'il soit intégré immédiatement au savoir global des individus.

On peut dire qu'une institution culturelle fait partie du divertissement de masse tels que le sport, le cinéma, la télévision ou encore les concerts, à la différence que les spectateurs de football par exemple, sont à peu près les mêmes à chaque rencontre alors que les gens qui fréquentent des institutions culturelles en France s'y rendent en moyenne 2 à 3 fois par an. Le musée est désormais un divertissement culturel de masse, ce qui ne veut pas dire que tous les groupes sociaux y sont également présents. En effet, les classes sociales les plus défavorisées ont tendance à ne pas fréquenter ou très peu, les musées.

I. PRESENTATION DU MUSEE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

1) Le projet de création

Le projet de création d'un lieu consacré à l'histoire et aux cultures de l'immigration en France est une idée ancienne, défendue à de nombreuses reprises par les milieux associatifs et universitaires. En 2001, Lionel Jospin, premier ministre, confiait une mission à Driss El Yazami, délégué général de l'association Génériques, et à Rémi Schwartz, maître de requêtes au Conseil d'État, pour explorer quelle forme pourrait revêtir un tel lieu. Le rapport issu de cette étude recommandait la création d'un « centre national de l'histoire et des cultures de l'immigration ». Le comité interministériel à l'intégration a lancé deux initiatives, l'une dans le but de faire connaître l'apport des immigrés, souvent ignoré, à la construction et à l'histoire de la France par la création de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, l'autre agissant sur le reflet qu'en donnent au quotidien les médias, notamment la télévision, puissant constructeur d'images.

La Cité nationale de l'histoire de l'immigration a été officiellement lancée le 8 juillet 2004 par Jean-Pierre Raffarin, alors premier ministre. Dans son discours, il annonce qu'elle sera hébergée dans un « lieu emblématique, central et prestigieux », le palais de la Porte Dorée et dévoile un projet ambitieux de musée largement ouvert au grand public et aux scolaires. C'est également à cette occasion que le projet est baptisé « Cité nationale de l'histoire de l'immigration ».

2) Aujourd'hui

La Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI) est un musée de l'immigration français aménagé dans le palais de la Porte Dorée à l'est de Paris et ouvert au public en octobre 2007.

La cité nationale de l'histoire de l'immigration est le seul musée national consacré à l'histoire et aux cultures de l'immigration en France. À travers l'exposition permanente Repères, la cité présente deux siècles de l'histoire de l'immigration en croisant les points de vue historique, anthropologique et artistique. En complément, la cité propose régulièrement une programmation artistique et culturelle : expositions temporaires, conférences, concerts, cinéma, théâtre, ateliers...

Selon ses statuts, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration a notamment pour mission de rassembler, sauvegarder, mettre en valeur et rendre accessibles les éléments relatifs à l'histoire de l'immigration en France, notamment depuis le XIXe siècle ; contribuer ainsi à la reconnaissance des parcours d'intégration des populations immigrées dans la société française et faire évoluer les regards et les mentalités sur l'immigration en France.

À partir du 1er janvier 2013, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration et l'Aquarium sont réunis dans un nouvel établissement culturel, chargé de développer chacun des deux projets scientifiques et culturels qui le composent et de mettre en valeur l'ensemble patrimonial du Palais de la Porte Dorée.

3) Ses activités

La Cité nationale de l'histoire de l'immigration a pour missions de :

- Concevoir et gérer le musée national de l'Histoire et des Cultures de l'immigration, ensemble culturel original à caractère muséologique et scientifique, chargé de conserver et de présenter au public des collections représentatives de l'histoire, des arts et des cultures de l'immigration ;
- Conserver, protéger et restaurer pour le compte de l'État les biens culturels inscrits sur l'inventaire du musée national de l'Histoire et des Cultures de l'immigration dont il a la garde et contribuer à l'enrichissement des collections nationales ;
- Recueillir dans un centre de ressources les documents et informations de toute nature, portant sur l'histoire et les cultures de l'immigration ainsi que sur l'intégration des personnes qui en sont issues, y compris dans leurs dimensions économique, démographique, politique et sociale, et les diffuser, notamment par voie numérique, aux publics et aux professionnels ;
- Développer et animer sur l'ensemble du territoire un réseau de partenaires, constitué notamment d'associations, de collectivités territoriales, d'institutions scientifiques et culturelles, d'entreprises et d'organisations syndicales poursuivant des objectifs similaires.

Ce musée propose des expositions temporaires mais aussi permanentes ; un site internet où l'on peut y trouver des interviews des auteurs, des témoignages, des dossiers thématiques ; une médiathèque où est installé un salon de lecture BD et une présentation de films d'animation et de courts métrage ; et un département pédagogique, pour les niveaux collège et lycée, des dossiers enseignants, des parcours élèves et des fiches pédagogiques (lettres, histoire, arts plastiques).

4) Certains acteurs

Grâce à notre projet bande-dessinée et immigration, nous avons fait la rencontre de plusieurs personnes essentielles à l'organisation du musée :

- Anne VOLERY-LAZGHAB, manager du contenu du site Internet et fait partie de la Direction du développement des publics.
 - Anne, anime le site Internet du Musée, dont les ressources en ligne sont accessibles et plus enrichies, il présente une exposition permanente ou temporaire, remplie de photos et de témoignages, des textes de table chronologique, des dossiers thématiques apportent des

- éclairages sur différents aspects de l'histoire de l'immigration en France : groupes nationaux, modes de vie, événements fondateurs, culture, luttes, travail.
- Parallèlement à la gestion du site Internet, elle apporte son aide sur la conception et la réalisation d'autres produits multimédia, tels qu'une application iPhone propre au Musée, des bornes interactives sur les expositions temporaires et des tablettes tactiles dans les espaces d'exposition.
 - Hélène BOUILLON, muséographe, conservatrice, chargée des collections historiques, chef de projet de l'exposition « Album » et fait partie de la Direction du Musée.
 - Elle est actuellement chargée des collections historiques ; les collections historiques, les collections d'arts contemporains et les collections ethnographiques ; ainsi que de missions autour des expositions temporaires.
 - Il s'agit de gérer les collections, d'acquérir de nouvelles pièces pour le musée et de valoriser les collections via les expositions.
 - Awatef BOUCHET, chargée de la programmation culturelle et artistique et fait partie de la Direction de la Programmation.
 - Elle organise des expositions temporaires, autour de ces derniers elle structure des spectacles vivants, sous différentes formes telles que le théâtre, la danse, la musique mais aussi les arts du cirque ; pour cela elle repère des spectacles, monte de co-productions et organise des résidences.
 - Elle organise également des expositions en relation avec différents événements nationaux, telle que la fête de la musique.
 - Le choix des artistes est fait en fonction de leurs histoires personnelles, tous ont vécu l'immigration.
 - Nicolas MONTHALUC, responsable des documents scientifiques et documentaliste de la médiathèque Abdelmalik SAYAD.

5) Présentation de l'exposition « Album »

Nous avons constaté que l'exposition était organisée en 3 parties :

- En première partie les bulles d'auteurs introduisant leurs origines (vietnamienne, sénégalaise, italienne, algérienne...), leur vécu concernant l'immigration ainsi que leurs parcours artistique, nous pouvons ainsi dire qu'il s'agissait d'une courte biographie.
- En deuxième partie les planches faisaient référence aux genres utilisés de l'autofiction à la BD reportage. Ceci permettait aux visiteurs d'obtenir des informations sur les techniques utilisées pour l'élaboration d'une BD.
- En troisième partie l'évolution de l'immigration au travers de la BD, cette partie abordait plus précisément l'immigration et ses différentes phases, depuis le départ jusqu'à l'éventuel retour en passant par le voyage, l'arrivée sur place et l'installation.

L'organisation de l'exposition comportait également un parcours pour les enfants leur permettant de découvrir les œuvres à travers des jeux, des questions, ainsi que des manipulations. L'idée était de leur faciliter la visite de l'exposition. Les principaux thèmes abordés lors de l'exposition étaient, la filmographie (science-fiction, western, ...) la biographie, les récits historiques, l'humour...

Plusieurs dispositifs de médiation étaient proposés aux visiteurs pour la visite de l'exposition, la médiation visuelle, des petit cours métrage à regarder directement via une télévision ; la médiation auditive, des casques sonores étaient à disposition des visiteurs, et la médiation par le toucher, il y avait aussi un support tactile permettant de regarder des BD à travers un écran, et des « calques » superposés étaient présentés afin de faire découvrir aux visiteurs les différentes étapes du dessin.

6) La réalisation de l'exposition

Suite à une idée de trois commissaires scientifiques, dont deux professeurs d'histoire, spécialistes en bande-dessinée, et d'elle-même, l'exposition Album est née. Ils se lancent alors dans un travail de recherche et font des acquisitions, cinquante-deux planches et dessins originaux, au total, ont été achetés par le musée ; ils ont aussi emprunté des planches, des esquisses et des dessins préparatoires. Hélène et les commissaires ont fait appel à plus de cent vingt auteurs, afin d'attirer les visiteurs et de diversifier les genres, tel que la science-fiction, le récit historique, l'humour ou bien le reportage. Afin

de faire un choix, les commissaires ont créé un cahier des charges mettant en avant leurs attentes, et l'ont envoyé à différents scénographes ayant postulé. Suite à cela, des entretiens ont eu lieu afin de choisir ceux qui mettront en place l'exposition en répondant de plus près aux attentes du cahier des charges. Le temps écoulé entre l'idée et l'écriture du synopsis est de quatre ans.

Le rôle d'Hélène et des commissaires a été de traduire en trois dimensions ce qui a été mis en synopsis, à savoir le plan de l'exposition, la mise en valeur des produits jusqu'à la concrétisation. Elle a dû trouver les objets, les planches mentionnés dans le synopsis, gérer les prêts d'œuvres et les assurances, assurer le montage de l'exposition avec le scénographe, suivi du chantier avec les entreprises. Hélène, est la personne ayant le plus de contact avec différents acteurs, à savoir, les artistes, les graphistes, les scénographes, les assureurs, les commissaires et une agence de communication externe ; pour les prêts des œuvres, elle a été en relation avec d'autres expositions, des artistes et des galeristes. Elle n'a par ailleurs pas de contact direct avec les clients. Afin de mener à bien le projet, elle a été soutenue par une régisseuse, un chargé de production et une iconographe.

7) Pour quels motifs a-t-elle été mise en place ?

La bande dessinée a définitivement acquis le statut de 9ème art et n'a jamais été autant exposée dans de grands musées. Plusieurs expositions ont établis des passerelles entre la bande dessinée et d'autres formes artistiques, culturelles ou encore historique. Cette exposition apporte sa pierre à l'édifice en convoquant pour la première fois toutes les formes associées du 9ème art pour raconter l'immigration autrement. L'exposition «Album » ambitionne de montrer l'immigration telle qu'elle est : diverse dans son histoire comme dans sa représentation en bande dessinée. Elle s'attarde sur la « fabrique de la bande dessinée ».

Le Musée de l'Histoire de l'Immigration a souhaité présenter cette exposition de manière thématique, en distinguant les parcours des artistes et leurs liens avec l'immigration, le choix du genre en BD - BD-reportage et autofiction, ainsi que la découverte de la figure du migrant, les différentes phases migratoires, le voyage, l'installation, l'intégration... Que les auteurs soient issus de l'immigration, ou bien que leurs personnages soient des migrants, tous ont à cœur de traiter la migration avec un œil particulier.

Le Musée de l'Histoire de l'Immigration continue son projet de réconcilier les français avec l'Histoire de l'Immigration. Tandis que l'actualité ne renvoie que des images de naufrages, de discours xénophobes fondés sur l'intolérance et le mépris, l'exposition Albums est une invitation à remettre en perspective l'immigration et son apport.

II - LA QUESTION DE L'IMMIGRATION

1) Caractérisation du point de vue du Musée

Lors de la rencontre avec Anne VOLERY-LAZGHAB, Hélène BOUILLON et Awatef BOUCHET, Hélène nous a fait part de la création de l'affiche « Album » et du point de vue du musée par rapport à cette dernière.

Au premier plan de cette affiche, nous reconnaissons immédiatement Aya, de la « série » Aya de Yopougon. Aya est indirectement liée à l'immigration. Son histoire est segmentée en sept tomes. Dans le quatrième, c'est son cousin, qui immigre en France, et non elle. C'est pourquoi nous nous sommes posé cette question, « Alors pourquoi Aya figure-t-elle sur l'affiche ? » Hélène nous a très simplement répondu que le personnage d'Aya était très connu du public et qu'il attirerait certainement plusieurs personnes à venir à l'exposition.

Au second plan, nous apercevons des immeubles, style HLM, un bateau ainsi que la mer. Après quelques temps de réflexion, nous nous sommes tous demandé, « Pourquoi sont-ils implantés ici ? » Hélène nous a alors expliqué que c'était pour caricaturer les personnes issues de l'immigration, car souvent ces personnes arrivent en métropole en bateau et que dans les cités HLM, nous retrouvons un grand nombre d'immigrés. Nous avons tous, plus ou moins, été étonné de sa réponse. Denis lui a alors posé une question : « En mettant en avant des HLM, n'avez-vous pas peur de repousser des personnes ? » Sa réponse a seulement été que c'était « quitte ou double »

Le choix de l'agence de communication, engagée pour promouvoir l'exposition *Album*, a été de mettre en avant un personnage connu de la bande-dessinée afin d'attirer un maximum de personnes. Le fait qu'Aya n'est pas directement liée à l'immigration n'a pas été un problème, dû certainement à sa couleur de peau et à l'histoire de son cousin. Le choix de l'agence de communication a été de caricaturer l'immigration en mettant en avant des HLM, au détriment de choquer, de vexer et surtout de repousser un certain nombre de personnes, issues ou non de l'immigration. A contrario du choix fait par rapport à la mise en avant d'Aya qui était d'attirer, de toucher un grand nombre de personnes.

Dans cette exposition, l'histoire contenue dans les livres, présentée sur des planches, se mêle à l'histoire de l'Immigration. Les commissaires scientifiques ayant imaginés cette exposition ont choisi la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration pour la présentée car ce lieu d'accueil est historique.

Le musée a fait le choix de sélectionner un grand nombre d'œuvres d'auteurs de bande-dessinées immigrés car nombreux sont ceux qui en ont fait un ingrédient majeur dans leur travail mais aussi l'occasion de développer à la fois des histoires et des personnages. De plus, des films et des photographies personnels concernant l'immigration sont présentés.

Les commissaires ont fait le choix de créer la partie « Dans ma bulle, parcours et œuvres d'auteurs migrants. » dans laquelle on retrouve l'histoire de l'immigration et les trajectoires de certains auteurs. Cette dernière s'articule sur deux axes : « Des comics au reportage, SUR LA PLANCHE : la fabrique d'un sujet sensible » et « IMAGINE..., mythes et réalités des migrants de papier. » L'idée générale de l'exposition est de partir des Hommes (DANS MA BULLE) pour arriver aux représentations (IMAGINE).

Afin de rendre la visite plus attractive, les penseurs de l'exposition ont trouvé judicieux, à partir des « petites » planches de bande-dessinées en noir et blanc, d'agrandir certaines planches en couleur, de mettre à disposition des visiteurs des bornes multimédia pour lire en ligne des bandes-dessinées, d'exposer des photographies ou des objets liés au parcours migrants, ou tout simplement d'agrandir une histoire courte complète.

2) Fonction sociale du musée

Une institution culturelle n'est pas un service public comme les autres, elle n'est pas affaire de prestations uniformisées à servir aux habitants d'un Etat comme on leur fournit le gaz ou l'électricité. C'est une institution qui propose des aventures à la société, une communication offerte pour une communion souhaitée. L'institution culturelle s'affirme principalement par une très haute idée d'elle-même. La mise à la portée du plus grand nombre des richesses intellectuelles de l'humanité sans considération d'origine, de profit ou de rentabilité constitue une représentation de sa raison d'exister qui suffit à lui assurer une spécificité préservant son unité et assurant sa conservation. Une institution culturelle remplit sa fonction sociale quand elle contribue au maintien ou à la survie du système social.

Le musée de l'histoire de l'immigration est une institution culturelle, pédagogique et citoyenne destinée à reconnaître et mettre en valeur la place des immigrés dans la construction de la France, c'est un lieu d'histoire donnant à voir, à lire et à partager l'histoire de l'immigration en France depuis deux siècles

Il veut être un élément majeur de la cohésion sociale et républicaine de la France. Au-delà de sa fonction patrimoniale, il a aussi un rôle important de producteur de culture et de signes. Le musée est chargé de rassembler, sauvegarder, mettre en valeur et rendre accessibles les éléments relatifs à l'histoire de l'immigration, notamment depuis le XIXe siècle. Ainsi il contribue à la reconnaissance des parcours d'intégration des populations immigrées dans la société française, et fait évoluer les regards et les mentalités sur l'immigration.

La Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration a un rôle important, c'est pourquoi elle voit loin et se fixe des enjeux à long terme :

- Faire en sorte que la question de l'immigration devienne un thème culturel « légitime ».

- Questionner la fonction des musées dans le monde d’aujourd’hui.
- Introduire une véritable politique de développement culturel, afin que l’offre s’enrichisse de la demande sociale.
- Inventer une muséologie qui ne soit ni celle des objets, ni celle des discours mais plutôt celle des regards où le point de vue de l’autre doit avoir sa place.
- Réfléchir sur les formes spécifiques que le spectacle et la création doivent prendre dans cette cité qui n’est pas une scène nationale.

Conclusion

Le musée de l’histoire de l’immigration choisi de transmettre et d’ouvrir à la connaissance sans pour autant exclure de nouvelles problématiques, le croisement des points de vue historique, artistique et anthropologique a été adopté par le musée pour satisfaire le public qu’il accueille. Les collections ancrées dans l’histoire, nourries de témoignages et de documents, mélangent la dimension historique et sociologique à des interprétations artistiques. Le musée favorise ainsi la mise en résonance de points de vue multiples et contribue à changer le regard sur l’immigration.

L’exposition permanente *Répères* est implantée à l’étage du musée. Sur les murs de l’escalier y menant, s’étale une frise chronologique avec quelques grandes dates de l’Histoire française, mais point de 1848, année de l’abolition de l’esclavage, ni même de 1963, celle de la création du Bureau pour le développement des migrations dans les départements d’outre-mer. Le musée présente uniquement l’immigration de l’Hexagone.

Partir des Antilles pour aller dans l’Hexagone, c’est « quitter sa terre » pour aller vers un ailleurs inconnu, même si cela reste son pays.

**Et voici
nos synopsis !**



Naissance d'un immigré en France

Denis et Cindy



Moi quand je serais grand, je serais un grand écrivain, le Victor Hugo noir et je serais le premier président noir en France,

Moi, qui suis née en France je n'ai aucun rapport avec l'immigration. Ma famille est française et même de pure souche campagnarde ! Dans mon enfance, on me disait que les immigrés étaient ceux qui venaient d'un pays pour en coloniser un autre mais ça en restait là. Les médias m'ont appris que les immigrés prenaient le travail et les aides financières des français.

J'ai pu faire ma propre opinion en rencontrant des immigrants. Et quel endroit mieux que l'école ! Hé oui le premier avec qui j'ai parlé, s'appelle Denis ! Au début quand je l'ai rencontré, je ne savais pas qu'il venait d'un autre pays. Ce qui veut dire qu'il s'est très bien intégré en France. Quand nous avons fait le projet « BD et Immigration », je me suis ouverte à ce sujet et cela m'a donné envie de découvrir son histoire, l'histoire d'un immigré. Je me suis rendue compte qu'on ne quitte pas un pays par plaisir mais plus par obligation. J'ai donc interviewé mon ami Denis et il m'a permis de partager avec vous son histoire.

Cindy : A toi Denis, parles nous de ton parcours, on peut faire une pause à tout moment si tu veux.

Denis : D'accord Cindy, je m'adresse directement à tes lecteurs ?

Cindy : Oui, laisse parler ton cœur. Commence par te présenter, puis dis-nous ce qui te passe dans la tête.

Denis : Aller, je me lance.

Moi, Denis NGANDU MBUMBA, oui c'est comme ça que mes parents m'ont appelé. Le prénom de mon père, son nom et celui de ma mère, je suis l'exemple parfait d'un couple qui s'aime. Enfin si l'amour existe. Né à Kinshasa, l'ex Léopold ville, à l'époque du Congo Belge, à ma naissance mon pays s'appelait Zaïre gouverné par un dictateur, aujourd'hui on l'appelle République Démocratique du Congo, gouverné aussi par un dictateur de temps moderne. Comprendra qui pourra.

Cindy : Quand tu parles de la politique mon Denis, moi je me perds et je ne comprends plus rien. Mes lecteurs non plus je pense.

Ce n'est pas de la politique dont je vais vous parler mais de la vie d'un jeune noir immigré en France, dans un pays où la couleur de peau est pour certain un handicap ou un atout, une identité nationale ou une pluie de clichés. Ce qui est sûr, c'est que tu sois né en France ou aux Antilles, quand tu es noir, tu resteras toujours un immigré. Ce qui est plutôt normal car « ***l'enfant d'un lion est un lion, l'enfant d'un immigré est un immigré*** »

Aussi loin que je me rappelle, l'immigration était pour moi un terme appris à l'école, je l'employais rarement ou jamais. Bien qu'au Congo on trouve des nationalités et des races différentes. Des réactions ou des phrases discriminatoires n'étaient que des mots à mes yeux, ce genre des phrases qu'on dit à un ami, un collègue ou un proche pour rire ou pour taquiner, le racisme ça existe partout, mais j'en n'avais jamais entendu parler pour être sincère. Si je devais vous parler de la terre de mes ancêtres, ça risquerait de me prendre des jours et des nuits pour l'écrire, mais je préfère vous parler de ma terre d'accueil, enfin je vous dirais de quoi je me souviens.

Je me souviens de Roissy Charles de Gaulle, bien que j'avais déjà fait quelques voyages, j'avais déjà vu des aéroports mais celui-là me passionnait, simplement parce que c'était à Paris, pas très loin du Parc des Princes, de la tour Eiffel. Dans l'avion je rêvais déjà de mes balades aux Champs-Élysées, de mes visites des endroits historiques, de ma première guerre de boules de neige avec mes amis, sauf que les amis, j'en avais plus. Et ce jour-là, l'avion est atterri à l'aéroport d'Orly et non à Roissy Charles de Gaulle. La première personne qui m'a parlé m'avait dit « *Bienvenue en France* » et ça je m'en souviens.

Je me souviens de Paris, la ville lumière, une métropole mondiale. Mais mon premier jour en France, je n'étais pas à Paris, mais dans une de ses banlieues, pour moi c'était pareil jusqu'à ce que je me décide de contempler des enfants qui jouaient dans le parc en bas de l'immeuble où je vivais. Je n'osais pas descendre car je ne connaissais personne, j'avais mon accent et mon Français était plutôt d'origine Belge. Par exemple, je disais « *Nonante* » à la place de « *Quatre-vingt-dix* ». Non je ne pouvais pas aller vers eux, ils allaient se moquer de moi. De ma fenêtre, j'arrivais à écouter leurs conversations, je passais des heures et des heures à les regarder jouer et j'apprenais de nouveaux mots même si je ne comprenais que l'idée de la phrase, vu que je n'avais pas les définitions exactes. Dans ma tête je me disais que ça faisait partie de mon *intégration*. Puis je vis des jeunes de mon âge qui se dirigeaient vers ces mêmes qui jouaient, ils étaient habillés en tenue de sport avec une casquette, ils fumaient presque tous. « *J'espère que leurs parents ne sont pas au courant qu'ils fument* », je me disais ça derrière ma fenêtre. J'arrivais à voir la peur de ces enfants, ça m'inquiétait, ils incitaient ces petits à se battre entre eux, tout le monde voyait mais personne ne disait un mot. Je ne me souvenais pas de cette vie de banlieue parisienne. Jean-Jacques Rousseau disait « *l'homme est né bon mais c'est la société qui le rend mauvais* », et ça je m'en souviens.

Je me souviens de l'université de Sorbonne, des grandes écoles polytechniques françaises, je rêvais de faire des grandes études, de faire un doctorat, en France tout est possible dit-on. « *Denis, faudrait d'abord avoir ton bac* », ma conscience me disait. Je devrais reprendre les cours et ça je n'avais pas l'intention de le faire dans la banlieue parisienne. La vie m'a emmené à la Mayenne, où j'ai trouvé une école, des amis, des ennemis et une fille. Vous avez sûrement besoin de détails je suppose. Cindy, je vais boire un verre puis je vous donne les détails de cette histoire et de ce que je me souviens.

Cindy : Tu es prêt pour continuer ?

Denis : Oui... Où sommes-nous rendus ?

Cindy : Tu voulais nous parler de ta vie en Mayenne....

Denis : Ah oui c'est vrai.

Je me souviens de cette France bourgeoise, touristique, terre d'asile, de droit de l'homme, championne en quatre-vingt-dix-huit avec son équipe black-blanc-beur. J'avoue que je ne connaissais pas ce coin de la France géographiquement, mais j'ai vite compris que ça n'avait rien à voir avec Paris et ses banlieues, rien à voir avec Kinshasa ma ville natale. Finis les vacances, fallait que je m'inscrive, que je trouve une école. Ça passait par un rendez-vous

avec une conseillère d'orientation. La journée la plus longue en Mayenne, c'était celle-là, le jour de mon jugement intellectuel et le soir même j'aménageais dans mon propre appartement, ma nouvelle vie commençait. Comme Goldman je voulais aussi aller là-bas, dans un pays d'accueil. « *Là-bas tout est neuf et tout est sauvage, libre continent sans grillage. Ici, nos rêves sont étroits, c'est pour ça que j'irai là-bas* », les paroles de sa chanson, ça je m'en souviens.

Je me souviens de ce pays, quatre fois plus petit que la RDC, où l'enseignement est gratuit et obligatoire jusqu'à l'âge de seize ans, mais ça me paraissait bizarre d'apprendre qu'il y avait encore des jeunes qui ne voulaient pas obtenir leur bac, hallucinant !!!! D'où je viens, c'est payant les études dans des bonnes écoles, on n'a pas tous les mêmes chances de réussir. Je commençais à me rendre compte que je venais d'un autre monde. Et le jour de mon rendez-vous, je me suis présenté devant la conseillère d'orientation. Elle m'a fait un sourire, elle essayait de me mettre à l'aise mais j'étais déjà à l'aise. Elle m'a dit « *vous passerez un test de math et de français pendant 45 min environ* », puis elle m'a directement demandé si je voulais apprendre un métier, je lui ai répondu « *Être professeur à l'université* », je parie qu'elle mourrait d'envie de rigoler, mais ça c'était avant que je lui fasse son test de math en cinq minute et à l'oral, pour moi c'était un calcul mental. Finalement, elle m'a demandé ce que je voulais faire comme étude. C'était une matinée amusante pour moi, pour la première fois que je parlais scolarité en France. Le soir, j'étais dans mon nouveau chez moi, à quinze minutes de mon lycée. J'avais trois semaines de cours à rattraper, j'étais impatient de commencer les cours mais ce soir-là je n'ai pas pu fermer l'œil. « *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé* » a dit **Alphonse LAMARTINE**. Moi c'est ma maman qui me manquait, comme un trou béant dans ma poitrine. Ça je m'en souviens.

Je me souviens de la devise de la France, Liberté, Egalité et Fraternité. La France de Mitterrand, de Chirac et de Le Pen. J'avais passé une nuit blanche mais j'ai été à l'heure en cours, tout content de faire des nouvelles rencontres. Mes espoirs ont été vite refroidis car au moment où je rentrais dans ma nouvelle classe, une voix murmurait « *encore un autre noir y en a marre* ». Oui, je venais de vivre pour la première fois un acte de racisme. Je me suis quand même fait des amis, des noirs, des blancs et des beurs. Mais chaque soir était une épreuve, la solitude me rongait, me détruisait. Malgré les propos discriminatoires que j'avais l'habitude d'entendre dans ma classe, j'étais quand même content d'être là car il y avait ceux qui m'aimaient bien et ceux qui me détestaient gratuitement, il faut de tout pour faire un monde. Ma devise à cette époque-là était « *Mieux vaut être mal accompagné que seul* », ça je m'en souviens.

Je me souviens de Romeo et Juliette, du Pont des Arts à Paris, des gens qui s'embrassaient sans tabou en plein centre-ville, des mots et des promesses en l'air. Je ne pouvais pas vous parler de moi, sans pour autant dire un mot à propos de celle qui m'a permis de sortir de ma bulle, de reprendre confiance en moi, elle m'a ouvert ses portes et son cœur, cette fille c'est ma meilleure amie et elle est blanche. Vous avez cru que c'était ma copine ? Mais non. En fait j'ai eu du mal avec les filles. Je suis sortie avec une blanche, on devenait amoureux et j'ai appris que ses parents étaient racistes. Par un commun accord, on a pris la décision de se

séparer. Ensuite je me souviens de cette fille avec sa peau d'ébène, ça se passait bien entre nous, mais elle était trop communautaire, et je n'appréciais pas. C'est évident, trouver une femme c'est trouver son bonheur. Moi je n'avais pas encore trouvé le mien. Je me souviens de ce soir-là, où nos yeux se sont croisés. Bizarrement j'étais devenu timide, moi *Denis Le Lover*, mais j'ai pris mon courage à deux mains, on a dansé et sans tabou on s'est embrassé. « **Tu t'intègres bien, au Congo tu l'aurais jamais fait** », je me disais au fond de moi car dans mon pays tu fais ses choses-là en cachette. On a appris à se connaître, à s'aimer et à rêver ensemble. Mais on ne change pas le naturel, il y a aussi un problème discriminatoire dans sa famille. Cette fois-ci, je prends le risque, je veux voir où ça m'emmènera. Je laisse faire le temps, la vie est remplie de bonnes et des mauvaises surprises. *Corneille* a dit : « **Rien n'est impossible à qui sait bien aimer** », et Ça je m'en souviens.

Denis : Vous avez lu l'histoire d'un jeune noir africain immigré en France, qui n'a encore rien fait de sa vie pour l'instant et s'il mourait demain, vous oublierez certainement son nom et son visage, il n'y aura pas de statue à son nom et rien ne lui sera dédié. Mais ce jeune a aimé toutes les personnes qui l'ont aidé à être celui qu'il est, et pour lui cet amour est bien plus que suffisant.

Cindy : L'histoire des immigrants est bien plus touchante qu'il n'y paraît !

Denis : Tu penses ?

Cindy : Oui bien sûr. Tu penses écrire un livre non ?

Denis : Peut-être, en fin 2015 j'espère. Tu achèteras mon livre ?

Cindy : Oui oui, j'ai hâte de savoir la suite de ton histoire. Merci à tous nos lecteurs. Je vous souhaite une excellente soirée. Merci Denis. A très bientôt.

Italia

Léa Grenier

Le projet bande dessinée et immigration m'a fait réfléchir sur l'immigration et m'a permis de mieux comprendre mes origines. Durant ce projet nous avons réalisé une carte cognitive sur l'immigration ce qui a été une grande aide car cela permet de visualiser, de comprendre l'immigration.

Le synopsis sera un récit avec quelques photos, les photos permettent de mieux se rendre compte de l'époque et pouvoir imaginer la situation dans laquelle est le personnage. Ce récit racontera l'histoire d'une jeune femme qui vit dans une ferme en Italie et qui va quitter son pays pour venir en France. J'ai choisi la forme de récit car cette jeune femme est ma grand-mère maternelle, très souvent elle me raconte son histoire.

De plus l'été 2006 ma famille et moi, nous sommes allés en Italie dans le village de Lanciano de ma grand-mère et nous avons même vu l'ancienne maison de ma grand-mère. Dans notre famille, les origines sont très importantes. Quand j'étais petite je ne comprenais pas les difficultés que ma famille a pu rencontrer. Au fur et à mesure que j'ai grandi je les comprenais mieux c'est pour cela que je les partage aujourd'hui.

L'histoire débutera à Lanciano qui se trouve dans la province de Chieti dans la région des Abruzzes en Italie, Italia une jeune fille, son prénom lui a été donné car quand elle est née le 4 novembre. C'est la date de l'armistice en Italie de la première guerre mondiale. Toute la famille vit dans une ferme et possède quatre moutons, des poules, deux vaches. Son père Luigi et sa mère Rosaria sont des paysans, elle a deux sœurs. Concetta est l'aînée, Maria est la cadette. Après la mort de sa mère, son père se remarie avec une autre femme, ils ont un fils Nicolas.

Après la deuxième guerre mondiale, l'Italie est affaiblie économiquement, il n'y a plus de travail, Italia ne fait pas trop quoi faire, elle ne veut pas se marier avec un italien sinon sa famille sera obligée de fournir une dote. Alors elle se demande même si elle ne va pas rentrer dans un couvent. Mais le frère de son père, Salvatore, lui propose de venir en France. Ils vont en France à Cannes et de là elle commence à travailler, avec des petits boulots comme garder des enfants. Au fur et à mesure elle va apprendre le français, ses cousins se moquent d'elle quand elle se trompe. Plus tard elle demandera la nationalité française et elle devra changer de prénom elle s'appelle désormais Annie.

Dans son quartier, elle va tomber amoureuse du boucher Jean Falce qui est italien. Ils vont se marier en 1953 et avoir deux enfants Roselyne et Jean-Claude. Roselyne est née en 1956, c'est ma maman et Jean-Claude en 1961. Italia va continuer de travailler en faisant des ménages dans un immeuble jusqu'à sa retraite. Sa sœur Maria est restée en Italie, elle est morte jeune laissant quatre filles. Concetta quant à elle est partie au Canada, à Calgary où elle a construit sa vie et sa famille. Nicolas a suivi Concetta au Canada.

Italia a gardé le contact avec sa famille. Elle est allée au Canada et sa sœur lui a rendu visite souvent. Italia s'est rendu souvent en Italie pour revoir là où elle avait grandi et pour rendre visite à sa famille.



Sur la photo de gauche les quatre frères et sœurs (Nicolas, Concetta, Maria, Italia) et sur la photo la maison où Italia a grandi.

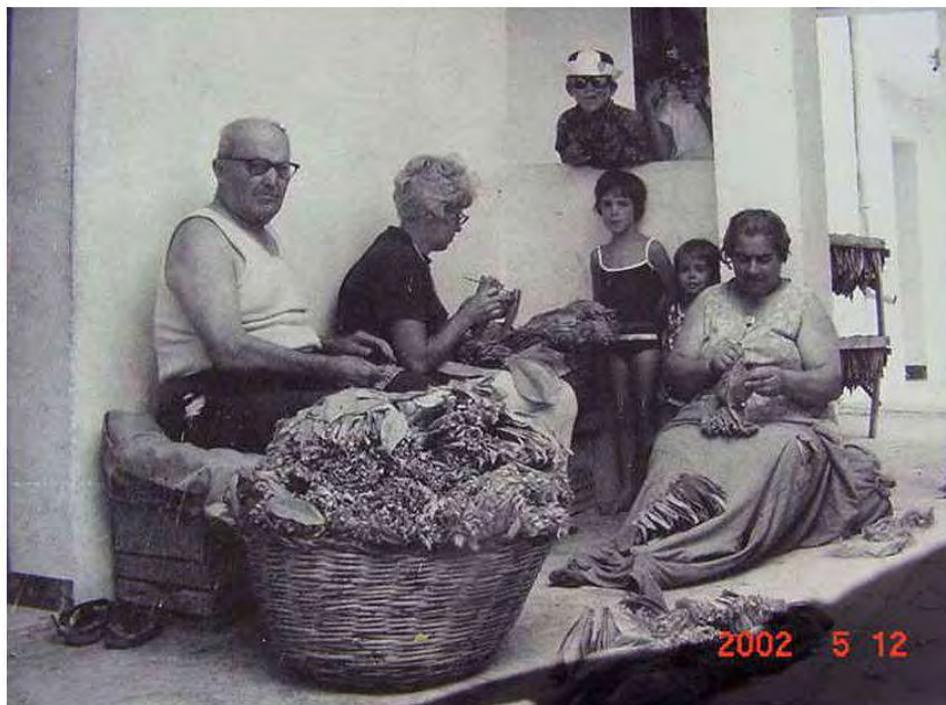
Pendant un été, Italia souhaite que ses enfants, Jean-Claude et Roselyne, l'accompagnent en Italie pour qu'ils puissent connaître leur famille et leur origine. Jean, leur père ne peut pas les accompagner car il est commerçant et ne peut s'absenter l'été. Pour se rendre à Lanciano, ils y sont allés en train car Italia n'a pas le permis de conduire. Le voyage est très long avec un changement à Milan et une fois arrivée à Lanciano il faut qu'ils prennent un bus. Durant le voyage Italia aime bien parler avec les personnes qui sont dans le même wagon qu'eux, elle est contente de parler sa langue maternelle.

Une fois arrivée à Lanciano, dans la maison de leur grand-père Luigi, Roselyne et Jean-Claude aident leur grand-père, à ramasser le tabac. Il faut cueillir les feuilles une à une et ensuite les ranger dans des grands paniers. La feuille de tabac est très collante à cause de la sève, pour faire sécher les feuilles, Roselyne, Jean-Claude et Luigi enfilent les feuilles à l'aide d'une aiguille sur un fil qui est ensuite tendu dans un cadre en bois qui reste au soleil.

Durant leurs vacances, ils en profitent aussi pour voir toute leur famille, oncles, tantes qui les gardent pour manger. Durant l'été 69, toute la famille se retrouve à Lanciano, même Concetta venue du Canada avec ses quatre enfants et son mari, Luigi est heureux car il a presque tous ses petits-enfants avec lui. Pendant qu'ils discutent tous ensemble, une personne tue un poulet qu'il a dans leur ferme, pour préparer le repas. Le repas est très copieux, une entrée, de la viande, des pâtes, un dessert, des fruits, il y a tellement de nourriture que Jean-Claude en pleure. À côté de l'assiette il y a un piment vert, Jean-Claude ne sachant pas ce que c'est, le croque à pleine dents. Le repas dur plusieurs heures. C'est la fête à la ville : il y a un feu d'artifice et de la fenêtre de la salle à manger de Maria on peut l'apercevoir tout le monde est là : les cousins du Canada les enfants de Marie ensuite ils sont allés à la fête foraine faire de l'auto-tamponneuse et manger des lupins et de la porchetta.

Mais c'est l'heure de rentrer en France Italia et ses enfants attendent le train sur le quai de la gare, dans leurs valises ils ont amené avec eux un peu de l'Italie, Roselyne en posant trop fort un sac par terre a cassé une bouteille d'huile d'olive.

Toute leur vie ils se souviendront de ces vacances italiennes.



Quand ils enfilent les feuilles de tabac.



Le repas de famille en Italie.

Immigration Sri Lankaise

Alexy da Silva, Dushanth Ganeshapavan

Introduction

L'immigration Sri-lankaise en France est majoritairement tamoule, une majorité qui ne reflète pas la composition ethnolinguistique de l'île puisqu'au Sri Lanka, la population est majoritairement singhalaise. Dans les années soixante-dix, une guerre civile a éclaté entre les deux communautés, le mouvement séparatiste tamoul étant opposé aux forces cinghalaises au pouvoir à Colombo, la capitale du pays. Les tamouls sont une minorité, avec des revendications politiques et linguistiques. Les Tigres Tamouls (ou LTTE - Liberation Tigers of Tamil Eelam) sont une puissante organisation qui veut défendre les droits des tamouls. C'est dans le contexte de la guerre civile que l'immigration tamoule s'est intensifiée.

Les offensives militaires meurtrières d'avril-mai 2009 ont mis fin à la guerre, en générant une hausse des premières demandes d'asile sri lankaises en France. La demande d'asile sri lankaise en France est la plus importante du continent asiatique depuis 1983.

Témoignage

J'aimerais vous faire part d'un témoignage, celui de Monsieur RAVINDRAN, cousin de Monsieur GANESHAPAVAN, expliquant son enfance ainsi que son parcours sur le territoire français.

« Je suis né dans un village qui cultivait du riz et où mes parents travaillaient. J'ai été à l'école jusqu'à mes 18 ans mais parallèlement, je travaillais avec mon père après l'école pour cultiver du riz. Comme mon père était le seul à travailler dans la maison, l'argent que l'on gagnait en vendant le riz nous permettait de pouvoir vivre.

Mon père avait fait des études, il avait même postulé dans divers endroits pour trouver un autre travail que celui de cultivateur de riz.

Dans l'année de mes quinze ans, mon père a été recruté en tant que technicien de train à Colombo, la capitale. Il me donna les clés de la maison en me disant que je devais m'occuper de la maison et de la famille puisqu'il devait nous quitter.

A cette époque, au Sri Lanka, il y avait déjà des tensions entre les ethnies Singhalaise et Tamoule. A 2 km de chez nous, il y avait un village de Singhalais. En 1988-1989, l'armée Indienne est intervenue au Sri Lanka pour baisser les tensions. A 19 ans, mon école était à 12 km de chez moi, les moyens de déplacement étaient rares, des personnes kidnappaient les enfants, voilà pourquoi, j'ai dû arrêter mes études à 19 ans. Nous, hommes tamouls âgés de 16 à 60 ans nous faisons contrôler par l'armée Singhalaise pour savoir si nous étions des terroristes.

Mon père qui était pendant ce temps-là dans la capitale, avait peur pour nous et s'est dit qu'on serait tous en sécurité avec lui. Il s'est mis à faire les démarches nécessaires pour que toute la famille le rejoigne. Alors, nous l'avons rejoint. Mon père était le seul à travailler, il avait du mal à payer les loyers, la nourriture. Moi et ma mère avons donc trouvé du travail, tandis que

mes deux frères et mes deux sœurs poursuivaient leurs études dans la capitale. Jusqu'en 1990, je travaillais dans des petits magasins avec ma mère.

En 1990, je n'en pouvais plus de souffrir, alors je me suis disputé avec mes parents et je suis parti dans mon village d'origine, tout seul.

Une vingtaine de jour après mon arrivée, la guerre commença à prendre de plus en plus d'ampleur. Je ne pouvais plus sortir de la maison, il n'y avait plus aucune voiture dans les rues. Je dormais dans les champs avec des amis, on ne savait pas quoi manger, on avait peur. Mes parents ont laissé mes frères et sœurs tous seuls dans la capitale pour venir à ma recherche; ils m'ont trouvé, et ramené avec eux. Mais le gros problème c'est qu'il n'y avait plus de bus pendant une semaine alors durant cette semaine nous avons dormi dans un temple. Lors de la mise en marche des bus, les bus étaient bondés, il n'y avait plus de place, tout le monde cherchait à quitter le village... Mon père avait trop peur que je me fasse arrêter par l'armée singhalaise, nous avons finalement réussi à entrer dans un bus mais sans ma mère, qui nous a rejoint une semaine plus tard.

A Colombo, j'ai commencé à travailler dans la restauration de bâtiment (peinture, électricité, ...) mais pour les jeunes Tamouls, c'était risqué de rester au Sri Lanka, et mon père avait peur que je me dispute de nouveau avec eux et que je parte quelque part.

Alors il a pris la décision de m'envoyer dans un autre pays.

Les amis de mon père, on fait les démarches nécessaires pour me munir de papiers afin de quitter le territoire. Mon père a fait mon visa en disant que je devais aller travailler en Turquie. En Mai 1994, je me suis rendu à l'aéroport de Colombo, pour partir en Turquie. Avec moi, il y avait une vingtaine d'autre Sri Lankais, ils partaient pour la même destination que moi et pour le même emploi.

Je suis arrivé à Istanbul où je suis resté un mois. Chaque jour, on me disait que j'irai travailler le lendemain mais ce n'était jamais le cas et pendant un mois, je suis resté cloîtré dans la chambre de l'hôtel.

Un jour, on nous a fait monter dans un bateau, en nous disant que nous allions travailler en Italie.

Nous avons été déposés dans un port d'Italie. Nous étions perdus, nous ne savions même pas où nous étions. C'était la forêt, il n'y avait pas de maison, rien du tout et pendant cette longue traversée, nous n'avons pas mangé. Nous marchions dans la forêt, nous revenions au point de départ, nous tournions en rond, il faisait nuit très tôt... Nous marchions au bord des autoroutes, pour essayer de faire du stop, mais personne ne s'arrêtait. Nous nous sommes divisés en plusieurs groupes, puis avons à nouveau marché. Je me suis retrouvé avec trois Sri lankais. Au loin, nous avons vu une maison, où nous sommes allés sonner. Nous ne savions pas parler leur langue, donc nous utilisons des gestes pour leur expliquer que nous mourrions de soif.

Après des jours de marche, nous avons réussi à rentrer dans un centre ville où nous avons essayé de demander la station de train aux habitants de la ville, mais personne ne nous comprenait. Alors que nous poursuivions notre route, une voiture de police s'est arrêté devant nous, avec leur matraque, et la peur nous envahit. Les policiers nous ont fait monter dans la voiture et nous ont emmené au commissariat. Arrivé au commissariat, j'ai vu tous les Sri lankais qui avaient voyagé avec nous. La préfecture, nous a délivré une attestation qui disait que nous avions un mois pour quitter le territoire italien. Alors nous avons repris notre chemin

pour essayer de trouver une gare, afin de quitter le territoire. Arrivé à une gare, il n'y avait plus de train, nous devions attendre le prochain. Nous nous sommes tous allongé par terre à la gare en attendant son arrivée. Nous avions nos visas, donc nous avons pu nous munir de billet de trains.

Arrivé dans une autre ville en Italie, nous avons rencontré des Sri lankais, qui eux y habitaient et nous disaient de venir avec eux. Nous avons donc été séparés et relogés chez plusieurs familles habitant cette ville pendant quelques jours.

Ne sachant plus où aller, j'ai donc appelé mes parents qui m'ont aidé en me donnant le contact d'une famille qui habitait à Paris.

La personne qui m'a hébergé en Italie m'a gentiment déposé à Paris chez la famille concernée. Celle-ci m'a aidé à faire les démarches nécessaires pour obtenir les papiers afin que je puisse habiter ici, à Paris. Ma demande a été refusée, j'ai reçu des attestations comme quoi je devais quitter le territoire français. J'ai renouvelé ma demande en disant que je ne pouvais repartir au Sri Lanka à cause de la guerre. En parallèle, je travaillais au black en faisant ce que je savais faire, comme la peinture, l'électricité, etc. Sur le salaire que je touchais, j'envoyais 300/400€ à mes parents. Ainsi, j'essayais de me débrouiller pour pouvoir vivre ici. Au bout de ma troisième demande, j'ai enfin reçu mes papiers français.

Maintenant je suis français, je suis marié, j'ai des enfants qui vont à l'école, je travaille bien, sans avoir peur de la police. »

Le témoignage de Leap, réfugié Khmer

Eric Lim

J'ai choisi de donner un nom fictif au témoin afin de préserver son anonymat. Le texte suivant est un témoignage de Leap, réfugié Khmer (Cambodgien) fuyant les actes des khmers rouges. J'ai fait le choix de ce témoignage car il représente une partie de mes origines : comment on peut tout avoir, puis tout perdre le lendemain et devoir abandonner ses terres, sa famille, ses amis, ses biens.

Le témoignage raconte donc l'histoire de Leap, de sa simple vie dans le village de Battambang. De ses biens, ni plus ni moins que sa maison, sa famille, sa rizière et son bétail. Mais le mouvement des Khmers rouges approchait à grand pas. Chaque village colonisé par les Khmer rouges était décimé, ne laissant qu'un peuple sous prolétariat. Les intellectuels ont tous été massacrés. Leur idéologie « faire table rase du passé » a coûté chère au pays, économiquement comme humainement. Les plus riches envoyèrent leurs enfants loin du pays, les plus modestes ne pouvaient que se soumettre au régime communiste du Grand Frère Numéro Un « Pol Pot ».

“Tout a si vite basculé

Du jour au lendemain, une armée envahie notre village, détruisant tout sur son passage : les maisons saccagées, nos rizières réquisitionnées, notre bétail volé et consommé par les Khmers rouges. Dès qu'ils sont arrivés, tout leurs appartenait, et si quelqu'un si opposait, il aurait été abattu devant les villageois pour servir d'exemple. Ils tiraient sans raison. On pouvait mourir à tous moment, n'importe où. Les cadavres encombraient les rues. Sous la chaleur des cinquante degrés, les corps se décomposaient.

“Nous étions réduit en esclavage

Il n'y avait plus de choix, le village était quadrillé de militants Khmers rouges, on ne pouvait pas les regarder de travers, sous peine d'exécution. Le matin, nous allions travailler aux champs, pas pour nous, mais pour le Grand Frère Numéro Un. Tous les jours, à la même heure, des militaires nous encadraient pour aller aux champs. Si quelqu'un était laissé de côté, il se faisait exécuter.

“Pas de remède

Hommes, femmes, enfants, personnes âgées, tous étaient traités de la même manière. Travailler jusqu'à l'épuisement. J'ai vu des personnes mourir en refusant de travailler, d'autres s'écrouler de fatigue, puis laisser mourir et pourrir à l'endroit même de sa mort. Mon frère a tellement reçu des coups de fouet qu'il ne sentait plus ses jambes. Notre force physique épuisée, on devait continuer avec notre force mentale, afin de survivre, sans doute la peur de la mort. Pas de médicament pour les malades, leurs seul remède étant la mort. Mon cousin a eu de la fièvre. A cause de ça, il n'a plus complètement ses capacités mentales.

“Un peu de riz

Notre seul repas de la journée, une petite portion de riz. C'était insuffisant. Chaque jour passait et j'avais de plus en plus faim, mais la viande était réservée aux militaires.

“Un espoir, à nos risques et périls

Des rumeurs couraient les champs, des familles qui avaient essayé de s'échapper, mais qui ont été retrouvées puis torturées avant de mourir de leurs blessures. Pour les autres qui avaient réussi, ce sont les proches qui ont subi la séance de torture à leurs places.

“Fuir, c'est le seul choix

Une seule idée hantée ma tête, la fuite. J'en avais parlé aux membres les plus proches de la famille. Le seul moment propice était la nuit, pour marcher vers l'Est, en direction de ce Waat thaïlandais (Dans la plupart des pays du Sud Est « Waat » se traduit par Temple Bouddhiste, la prononciation varie selon les pays mais reste presque identique). Ce Waat était construit sur la frontière, en montagne. C'est comme le sommet de la séparation de nos deux pays.

La nuit tombée, on s'est rassemblés, ma sœur, mes frères, mes parents et grands-parents, direction l'Est du pays.

Un garde tournait en ronde dans la ruelle afin d'empêcher toute tentative de fuite, il fallait donc l'éliminer. Mais qui pourrait tuer ? Et comment ? Pas facile, mais faisable. Il fallait réunir toute la haine en soi, remémorer les images de cadavres, de proches exécutés sans raison. Il fallait passer à l'action, avant qu'il ne soit trop tard. J'ai appelé ce garde, en lui disant qu'il me restait de l'or, pour le Grand Frère Numéro Un et au moment où il m'arracha l'or de mes mains, des flaques de sang apparurent au sol. Il n'y avait plus de temps à perdre, peu importe combien de temps il faudra marcher, notre seul objectif n'était plus que de quitter ce pays. Rien ne devait nous encombrer, on avait juste emporté l'or qui nous restait et pris le chemin vers ce Waat.

Immigration japonaise

Mademoiselle Honda-Laffont

Introduction



L'histoire est réelle et est une partie de la vie privée de ma mère. C'est pourquoi, j'ai choisi pour garder l'anonymat, de mettre des faux noms.



Les personnes principales de son histoire :

Moi : Mademoiselle Honda-Laffont

Ma mère : Madame Honda

Ses parents : Monsieur et Madame Honda

Mon père : Monsieur Laffont

Il y a en réalité beaucoup plus de personnes qui ont fait partie de l'histoire de ma mère, mais pour ce que je résumerai, ces personnes sont les principales.

Pourquoi l'histoire de ma mère ?

Ma mère a vécu une histoire très difficile due à ses parents et ses choix.

Elle est issue d'un milieu japonais relativement aisé. Son père est venu vivre en famille à Paris pendant deux ans en 1987 pour des raisons professionnelles. Peu de temps après, des circonstances ont fait qu'elle a préférée faire sa vie à Paris. J'ai fait le choix de prendre cette histoire car elle me touche encore à ce jour. C'est une partie de ma vie. Je ne pourrais pas tout raconter car sinon, toute l'histoire serait longue, mais je choisis de résumer la partie pertinente de l'immigration de ma mère. A ce jour, ma mère réside toujours en France. Si, à l'origine, elle y est restée, c'était pour rester à mes côtés, mais avec le temps, elle s'est attachée à Paris, où elle y vit depuis 23 ans.

L'arrivée en France

Ma mère est arrivée pour la première fois en France en 1987 avec sa famille (son père, sa mère, sa sœur et son chien). Ils sont venus à Paris car son père qui travaillait dans une grande entreprise japonaise d'assurances, était directeur du bureau de représentation à Paris. Ma mère avait 15 ans et avait fini ses études obligatoires (la primaire et le collège) au Japon. Ils habitaient tous dans le 16^e arrondissement. Elle est entrée au conservatoire de musique, parce qu'elle était très douée au piano. D'ailleurs, elle a gagné un prix au Japon à l'âge de 10ans. Elle souhaitait entrer dans un lycée spécial pour les artistes, mais étant donné qu'elle

ne parlait pas la langue française, elle n'a pas été acceptée. De ce fait, elle a suivi une formation musicale (de piano, musique de chambre et solfège...), ainsi que des cours de Français à L'Alliance Française. Cela a duré 2 ans environ et elle a validé sa formation musicale.

Ensuite, elle est retournée au Japon pour passer son Bac, afin de respecter les normes en vigueur là-bas. Cependant, elle n'a pas voulu continuer ses études à l'université (elle était un peu rebelle...). Elle travaillait comme vendeuse et serveuse à Tokyo et vivait en colocation avec une autre jeune femme. Elle continuait aussi ses cours de français à l'Athénée Français, à Tokyo.

A Tokyo, elle était presque indépendante financièrement (ses revenus étaient modestes, mais suffisants pour son train de vie). Alors, son père, sorti d'une université prestigieuse, lui a conseillé de faire ses études à Paris. En 1992, elle est donc retournée à nouveau à Paris, mais cette fois toute seule en tant qu'étudiante. Son niveau de français était suffisant pour lui permettre de vivre au quotidien ; elle s'est perfectionnée, en suivant des cours de français commercial à l'Institut Catholique de Paris. C'est à cette époque qu'elle a rencontré mon père.



Son histoire

Tout a commencé lorsque mon grand-père avait suggéré à ma mère de faire ses études à Paris. Elle avait accepté et ses parents avaient mis tout en œuvre pour que tout se passe au mieux pour elle. Ils lui avaient pris un appartement dans le 14ème arrondissement et lui avaient payé ses études mais de plus, dès son arrivée, elle s'était trouvé un travail en tant que serveuse dans un restaurant.

Peu de temps après, elle a rencontré mon père. Elle a souhaité le présenter à ses parents mais ils ont systématiquement refusé. Plus tard, elle est tombée enceinte, de moi.

Son père est venu directement à Paris afin de la convaincre de tout quitter ici. Il l'a menacée de la déshériter mais ma mère préférait faire sa vie seule. De 1994 à l'an 2000 elle n'a pas vu son père et a dû attendre jusqu'en 2009 pour revoir sa mère.

Je me souviens d'un jour où ma mère a envisagé d'acquérir la nationalité française. Elle y a cependant renoncé, car le Japon n'accepte pas la double nationalité. A ce jour, elle a repris contact avec ses parents, qui n'avaient pas accepté mon père parce qu'il n'était pas japonais et qu'il n'était pas marié avec elle.

« Je me souviens d'un jour où ma mère a envisagé d'acquérir la nationalité française. »

Aujourd'hui, ma grand-mère ne veut toujours pas me voir contrairement à mon grand-père. C'est une femme très traditionnelle, je pense qu'elle a été blessée par cette histoire car elle ne voyait pas cet avenir pour sa fille. Maintenant que ma mère s'est lancée dans les affaires entre la France et le Japon, elle repart assez souvent dans son pays et loge chez ses parents. Peut-être 'ici quelque temps, la famille sera-t-elle enfin réunie ?

Pourquoi avoir pensé à acquérir la nationalité française ?

Ma mère avait envisagé d'acquérir la nationalité française pour plusieurs raisons. Tout d'abord, pour se sentir intégrée. Pendant une période, elle s'était sentie rejetée par ses parents et le Japon. Elle avait donc pensé faire sa vie définitivement en France et oublier le Japon. Mais finalement, elle n'a pas pu... Il y aussi ce côté « pratique ». Selon elle, en France il y a beaucoup de postes de « fonctionnaires » et il est nécessaire d'avoir la nationalité française pour y être embauché ; et à un moment de sa vie, elle souhaitait avoir une situation stable. Elle dit toujours qu'en ayant la nationalité française, elle n'aurait pas à faire la queue devant la préfecture de 5h du matin jusqu'à 13h, tous les 10 ans, pour avoir la carte de séjour car c'est assez pénible.

Aujourd'hui, elle se sent autant française que japonaise, mais elle n'a que la nationalité japonaise donc un seul passeport. Pourtant moi, j'ai la double nationalité, française et japonaise, mais je n'ai pas une double culture comme ma mère. Elle est toujours dans une sorte d'instabilité permanente mais c'est ce qui fait sa force. Elle cite toujours un peintre japonais qui s'appelle FUJITA, c'est un artiste très connu en France. Un jour, elle a lu son histoire et a su qu'il était devenu français à la fin de sa vie. Il est né en 1886 et est décédé en 1968. Il a obtenu la nationalité française en 1955 et c'était un homme qui partageait sa vie entre la France et le Japon. Finalement, ma mère n'a toujours pas déposé le dossier. Pourtant, elle y pense toujours...

Mon ressenti personnel

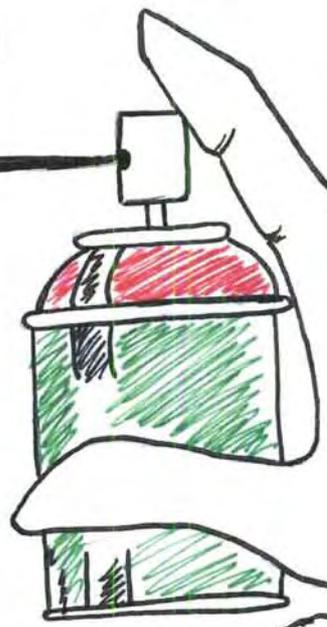
Il m'est arrivé de me sentir très triste. J'ai 19 ans, je ne connais toujours pas ma grand-mère. Je n'ai vu que deux fois mon grand-père lorsque j'étais une enfant. Et comme je ne parlais pas la langue japonaise, nous avons très peu communiqué. J'ai toujours eu ce manque d'avoir une famille. L'immigration n'est pas difficile uniquement pour la personne qui immigre, mais aussi pour son entourage. Aujourd'hui je m'y suis habituée. Il arrive que ce soit mon grand-père qui décroche le téléphone lorsque je veux joindre ma mère. Je pourrais lui parler en anglais mais l'envie n'y est pas. Nous ne nous connaissons pas vraiment et n'avons rien à partager...

J'ai tenté, lorsque j'étais plus petite, de m'intéresser au Japon, mais pourquoi ? Mes grands-parents ne m'avaient pas accepté à ma naissance, pourquoi faire des efforts ?

A ce jour, je comprends que chaque culture est différente. Certains pensent qu'il est fondamental de vivre dans son pays d'origine. Je pense que les français devraient être fiers de pouvoir accueillir des « étrangers » qui en peu de temps se sentent en France comme chez eux.



2019



2019

ITALIA



Aujourd'hui, personne n'est vraiment Français ou bien cela devient très rare. Chacun à une histoire qui concerne l'immigration. J'ai choisi de vous présenter la mienne enfin celle de ma famille précisément.

Je trouve qu'il est important de connaître nos origines de savoir d'où nous venons. Cependant, je m'aperçois que je ne savais pas tout sur ma famille je ne connaissais pas les raisons qui ont amené mon arrière-grand-père à quitter l'Italie.

Je me suis dit pour ce travail autant rester totalement moi-même c'est pour je mélange aujourd'hui mes deux passions : le dessin et l'écriture. Je trouve qu'à travers les mots et le dessin nous pouvons communiquer des messages plus forts.

Certains parviennent facilement à dire de vive voix leurs sentiments. Pour moi, c'est plus facile d'exprimer mes sentiments en dessinant et en écrivant.

"Traitez les gens comme s'ils étaient ce qu'ils doivent être et vous les aiderez à devenir ce qu'ils sont capables d'être."

Goethe

Comprendre que la vie n'est pas simple c'est comprendre que nous sommes rentrés dans une vie d'adultes. Quand on est petit on extrapole souvent les propos des adultes et même ceux de nos amis. On revendiquait et défendait également des avis qu'on ne comprenait pas forcément.

Pourtant aujourd'hui, je sais pourquoi je suis moi certes chaque être humain est différent. Mais pourtant je garde une partie de chacun des membres de ma famille qu'il soit de génération proche comme éloigné.

J'ai voulu raconter l'histoire de ma famille car je suis heureuse d'en faire partie même si parfois il y règne certain conflit. Je pense qu'il existe partout, aujourd'hui. Mon point de vue sur cette histoire reste non objectif car je sais que mon arrière-grand-père a tout fait pour nous.



- Maman !!! T'as rangé où
- Brrr Elsa tu, m'énerve tu ne sais jamais trouver quelque chose toute seule.
- Non c'est juste que je ne sais pas où tu l'as rangé (marmonne Elsa en souriant a, plein dent devant sa mère)
- Bon si tu regardes bien ils sont dans le garage au niveau de l'ancienne salle de jeux. Tu vas trouver??
- Je pense que ça devrait aller avec tes indications! Elle, sourit et en se retournant dit d'une voix très fine : ou pas on verra bien !

Elsa descend dans l'ancienne salle de jeux de la maison. Elle fouille un peu partout pour essayer de trouver les

Elsa s'aventure dans le garage en se disant que sa mère c'était peut-être tromper d'endroit. Elsa s'exclama d'un coup : "Ahhhhh c'est peut être bien dans l'armoire ne sais ton jamais. " elle ouvrit l'armoire en chantonant "lalalalala". D'un seul coup Elsa vit un livre et une boîte tomber devant elle.

- OUuuuffff j'ai eu chaud !!!!! Dut- elle d'une voix tremblotante .Mais qu'est-ce que c'est ??? Elsa fut stupéfaite de voir ces objets devant elle.

À ce moment-là elle enlève son casque et dit : Des photos mais c'est quiiii ??? Elle fixe un moment les photos et scrute les moindres détails. D'un seul coup elle a une illumination. : Mais ce n'est pas ... Ah mais siiiii...c'est... Camille. Je ne savais pas que ces photos étaient là. !!!

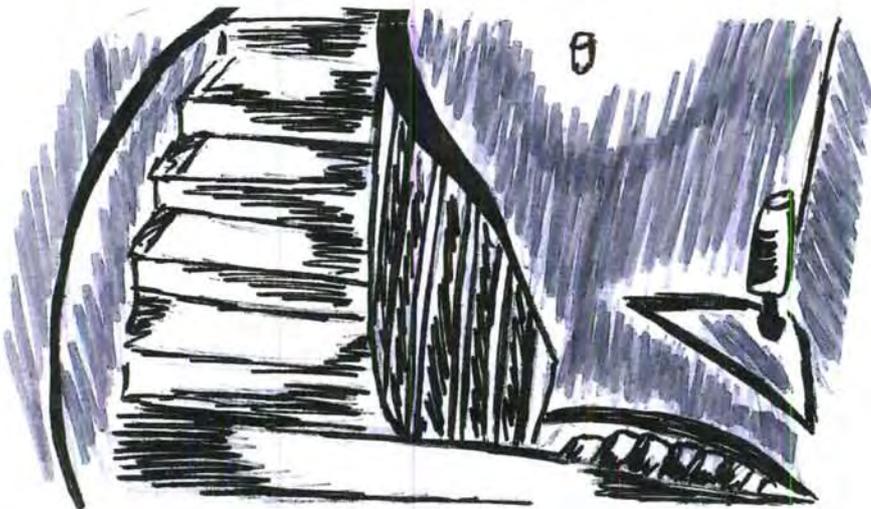
Camille est le grand père d'Elsa elle ne l'a jamais connus car il est mort. Quand elle était toute petite. Elsa décide s'asseoir dans la salle de jeux en emmenant toutes ces trouvailles.

Elle fut totalement aspirée par sa découverte qu'elle en oublia de chercher le skate. Sur le sol de la pièce des photos qu'elle avait regroupé par famille génération. En fouillant de plus en plus elle découvrit une feuille avec des noms des traits qui les reliait sauf qu'elle remarqua que l'écriture lui était familière. Elsa comprit ce moment-là que son père avait essayé. De retracer son histoire.

Mais ce qui l'intriguait le plus c'était ce livre ancien avec quelques taches. Ayant peur d'être trop curieuse elle ne l'ouvrit pas. Sauf que ce sentiment ne dura pas si longtemps persuader qu'elle découvrirait l'histoire de sa famille Elsa prit la décision de l'ouvrir.

Une lumière scintille dans ces yeux comme si elle avait trouvé le Grâal. Elsa commença à lire, la première page reprenait une citation de Shakespeare :

"To be or not, to be that is the question?"



Cette citation était tout à fait dans le contexte du livre qu'elle découvre.

*" Le 25 juin 1991,
Aujourd'hui je viens d'avoir mon premier enfant et je m'aperçois qu'il ne
connaîtra jamais ses grand parents et encore moins leur histoire.*

*A vrai dire, même moi qui en connaît quelques bribes je suis, loin de savoir ce qui
a amené mon grand-père venir en France.*

*D'après, Ce que mes parents m'ont raconté mon arrière-grand-père Virgile
CATTO a eu 11 enfants avec sa femme. Il avait également une sœur plus jeune
que lui mais a son grand désespoir elle ne put avoir des enfants.*

*Un jour, Virgil prit la décision de confier l'un de ses 11 enfants à sa sœur qui
s'était mariée avec un monsieur Salezzoni.*

*Cependant, ce choix restait assez difficile à faire car sa sœur et son mari
étaient expatriés en France. C'est l'époque où Mussolini régnait en Italie, le
chômage augmentait et les offres d'emplois ce faisaient de plus en plus rare.*

*Pietro avait alors une dizaine d'années quand il partit en France. Il était
conscient que son père avait pris cette décision pour son bien-être. Pietro
réalisa que c'était une grande chance il bénéficiait alors d'une double culture
franco-italienne. Afin de parfaire ces deux cultures il garda la nationalité
italienne et rendait visite à ces parents aussi souvent qu'il le pouvait.*

*En France, Pietro allait à l'école comme les enfants de son âge. Cependant il se
formait également à un métier celui de peintre vitrier et marchand de couleur.
Cette formation lui était donnée par son oncle qui exerçait au quotidien ce
métier. "*



Elsa s'arrêta de lire pendant un instant et se posa alors une question :

- "Pourquoi nous avoir caché ce livre c'est bizarre it's strange. Bon moi faut sérieusement que j'arrête de parler toute seule !!"

D'un seul coup une voix s'écria dans l'escalier :

- "Tu t'es perdue en bas ????? Dit sa mère en se demandant ce qu'Elsa faisait.
- Non non ne t'inquiète pas, je regarde quelques choses et je remonte dans pas longtemps

De plus en plus absorbée par le livre Elsa continua à lire les lignes que son père avait écrit pour elle."

"Pietro ne voulait perdre sa nationalité italienne alors il rentra en Italie pour faire son service militaire.

Après un laps de temps Pietro repartit en France afin d'aider son oncle dans sa boutique.

Sauf qu'il n'était désormais plus seul pour repartir il avait fondé sa famille. Pietro épousa Malfada sa cousine éloignée.

"Non mais attend!!!! S'exclama Elsa d'un air choqué c'est de l'inceste c'est horrible en même temps ils habitaient tous dans le même village donc ça peut se comprendre. Mais ça reste quand même bizarre je dois dire."

Il devait donc penser au bien être de sa femme et de son fils Camillo. Leur expatriation en France permet à Pietro de reprendre l'affaire de son oncle.

Mon père Camille est allé à l'école et a fait des études de géomètre ce qui lui donna un certain avantage dans son futur métier. À cet époque les enfants n'avaient pas vraiment le choix il devait reprendre l'affaire familiale même si ce n'était pas leur premier choix.

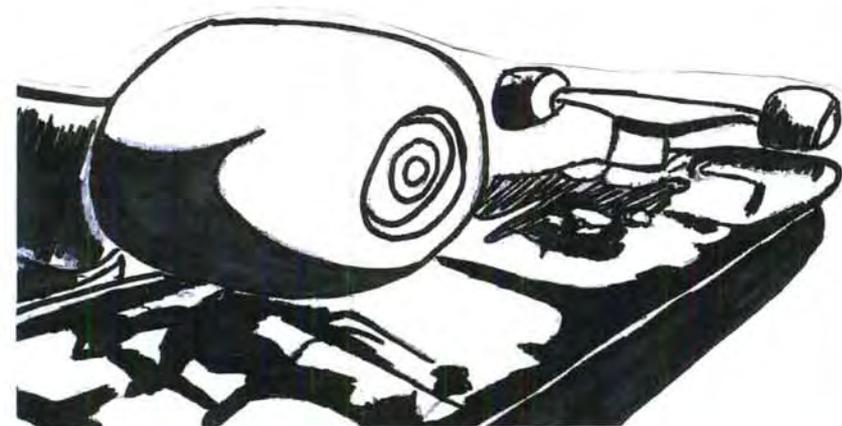
Avec le temps j'essayerais, de conserver cette double culture pour mes enfants.

- "Hummmm...Elsa qu'est-ce que tu lis???"
- waouh tu m'as fait peur ça fait combien de temps que tu es l'as???"
- On va dire 5 minutes environs. Mais dis-moi pour tu as ce livre entre les mains c'est à ton père pas à toi.
- Mais en cherchant mon skate j'ai fait tomber sur cette boîte et du coup ça a éveillé ma curiosité. J'ai une question pourquoi papa nous a toujours caché ça???"
- Elsa ce n'est pas à moi de t'en parler mais demande à ton père il t'expliquera... Tiens j'ai trouvé ton skate bon allés on remonte...
Je range les photos ce que j'ai défait et j'arrive.

Elsa aura-t-elle le courage de demander à son père pourquoi il ne lui a jamais montré ce livre??

Mais ça c'est une autre histoire ...

**THE
END**



Tout quitter par amour

Myriam Azhar et Lola Marouzé

Introduction

Myriam, d'origine Marocaine de ses deux parents, avait plusieurs histoires d'immigration à raconter. Nous avons donc naturellement décidé de choisir l'une d'entre-elles. Afin de créer notre synopsis, nous nous sommes tout d'abord posé cette question « Quelle histoire allons-nous choisir de raconter ? ». Les deux premières étaient celles de ses parents, sûrement trop personnelles à dévoiler. Les autres traitaient de l'immigration des amis proches de la famille.

L'histoire que nous avons décidé de vous raconter est celle de Samira, une amie d'enfance de la mère de Myriam. Nous avons jeté notre dévolu sur cette dernière car elle était la moins banale et la plus touchante. Souvent, les personnes issues de l'immigration quittent leur pays pour une vie meilleure ; Samira, elle, avait tout, un emploi, sa famille, ses amis, elle était jeune, heureuse ...

Elle a pourtant tout quitté par amour.

Pour la mise en forme de cette histoire, nous avons opté pour le dessin. Tout d'abord après avoir rendu un grand nombre de productions écrites au cours du projet BD et Immigration, nous avons envie de faire autrement, d'aborder quelque chose de nouveau. De plus, comme l'intitulé du projet l'indique, la bande-dessinée en était le cœur. Durant ce dernier, nous n'avons pas eu l'opportunité de dessiner, d'essayer de créer une petite bande-dessinée.

Nous avons alors trouvé judicieux de nous confronter à cette mise en forme.

Dessiner a été pour nous un challenge. Nous sommes bien conscientes que notre niveau en dessin n'est pas aussi bon que celui de l'écrit, par ailleurs, nous pensons avoir joué le jeu.

Dû à ce niveau peu élevé en dessin, il nous a semblé essentiel de vous joindre quelques informations expliquant les vignettes.

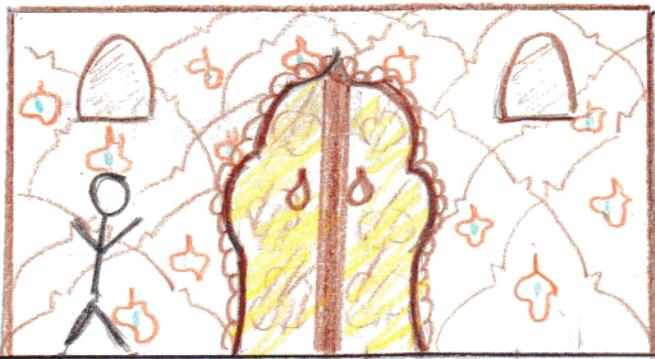
Les dessins étant tellement simplifiés, nous avons décidé de ne mettre aucun dialogue mais d'utiliser des cartouches afin de vous situer à la fois dans l'espace, entre la France et le Maroc, mais aussi dans le temps, de 1965 à 2013. Afin que vous compreniez mieux ce que nous avons dessiné, quelques indices ont été glissés dans nos dessins. Lors de la naissance des enfants, nous avons représenté une maternité. Lors du mariage, une pièce montée ; La rupture entre Claudia et Rachid a été symbolisé par un éclair ainsi que des cœurs brisés.

Malgré les difficultés à rendre ce travail agréable à l'œil, nous avons pris plaisir à le réaliser.

MAROC 1965...

Rachid et Samira sont voisins au Maroc depuis leur plus tendre enfance.

1



FRANCE 1989...

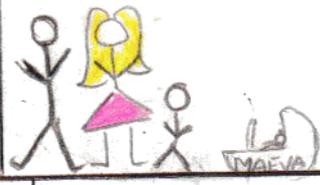
Rachid est en France depuis maintenant quelques années. Il habite avec Claudia, sa compagne et vient tout juste d'avoir son premier enfant, Kévin.

2

FRANCE 1995...

La famille s'agrandit, Claudia vient d'accoucher de leur deuxième enfant. C'est une fille ! Elle se prénomme Maëva.

3



FRANCE 1997...

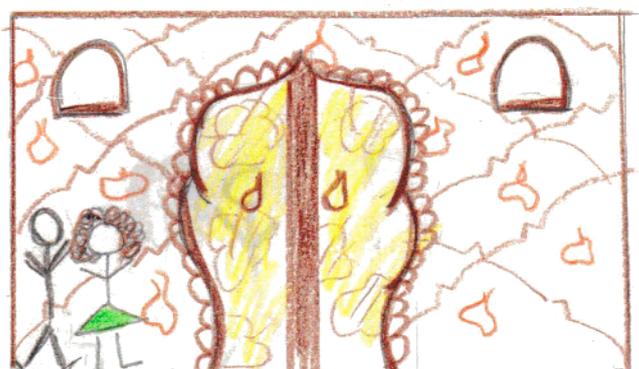
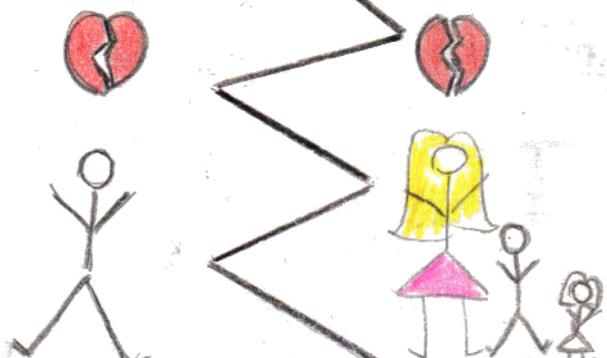
Le couple se sépare. Les enfants, Kévin et Maëva, restent habiter chez leur mère. Rachid se réfugie alors dans son travail, en tant que coach sportif dans une salle de sport. Quelques années plus tard, il retour au Maroc.

4

MAROC 2000...

Rachid retour au Maroc et retrouve son amie d'enfance, Samira. Ils se rapprochent ...

5



MAROC 2001...

6

FRANCE 2001...

7

Rachid et Samira filent le parfait amour.

Rachid repart en France, reprend son travail afin d'assurer la venue de sa compagne, Samira, en France.



FRANCE 2002

Samira est en France depuis quelques mois. Elle a quitté son pays, sa famille, ses amis, afin de vivre son histoire d'amour avec Rachid. Ils décident de se marier.

8



FRANCE 2002...

Rachid et Samira accueillent leur premier enfant, Lina ...

9

FRANCE 2013...

Puis leur deuxième, Malik.

10

